

BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



Nº Curent 34335 Format

Nº Inventar A. 15792 Anul

Sectia Depozitii Raftul

SILHOUETTES ORIENTALES

ISKENDERIEH

LES ANSARIÉS — LES MARONITES

DU MÊME AUTEUR :

LE PRINTEMPS DE LA VIE HUMAINE

Un vol. in-18. — 3 fr. 50.

Inv. A. 15.792 ALFRED D'ANCRE

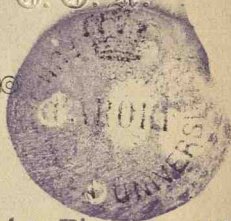
*BB
348.249*

SILHOUETTES ORIENTALES

ISKENDERIEH



C. G. R.



Donat a Th. Rosetti

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Ms. 348

1945

CONTROL 1953

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA..... 34335.....

1956

rac 45/07

R.D.D

B.C.U. Bucuresti



C37374

ISKENDERIEH

PREMIÈRE PARTIE

I

Iskenderieh est la fille illégitime d'un aventurier maltais et d'une esclave éthiopienne.

Iskenderieh est belle, de cette beauté à la fois sévère et provoquante des femmes de l'Orient. Elle a le nez droit aux ailes mobiles; le front large, peu élevé, régulièrement découpé par une épaisse et noire chevelure crépue; ses grands yeux noirs, rendus plus grands encore par le kohol qui borde ses paupières, ont sous leurs longs cils un regard brûlant, moitié mélancolique, moitié interrogateur, qui

illumine son teint doré par le soleil d'Égypte; le bas de son visage est moins correct, peut-être un peu matériel, mais gracieux dans ses contours, et si sa bouche a parfois une expression gourmande, elle se le fait pardonner par l'éclat de ses dents nacrées. — Sa démarche est imposante, ferme, avec un léger balancement des épaules, comme les lionnes; et lorsqu'elle est à demi-couchée sur un tapis de Caraménie, rêvant nonchalamment en suivant les spirales de fumée odorante qui s'élèvent de son narghileh, la demi-transparence de sa tunique en gaze de soie, brodée en arabesques d'or fin, à fleurettes bleues, en laissant entrevoir la couleur de la chair et deviner des formes sculpturales, excite l'artiste réaliste à les chercher.

Je ne puis pas, du reste, donner le portrait exact d'Iskenderieh, n'ayant ni le crayon de Bida, ni le pinceau lumineux de Decamp.

Iskenderieh est spirituelle, ardente, passionnée, peu charitable dans ses jugements sur les hommes, bonne au fond, mais intrigante et coquette, comme le sont la plupart des femmes dans les pays où les institutions civiles ne leur accordent aucune initiative. Son éducation, bien commencée par sa mère et les sœurs de charité d'Alexandrie, a été mal continuée et dévoyée par son père et par la morale facile des divers milieux sociaux où il l'a produite. Curieuse, enthousiaste et douée, comme tous les Orientaux, de la faculté des langues, son imagination s'est exaltée à la lecture de nos romans, les plus mauvais, car c'est à l'étranger qu'on retrouve toute la méchante littérature qui n'a pu se débiter ici. Vivant au milieu de gens de nations et de religions différentes, sa conscience inquiète a erré à travers toutes les théogonies, chrétienne, musulmane, juive, grecque, eutychnienne, druse, ansarienne, cophte, protestante, et même

franc-maçonnique. Elle parle assez élégamment le français, l'italien et l'espagnol, un peu l'anglais, le turc, le grec, l'arabe et l'amarigna, la langue de sa mère. Elle aime les fleurs, les bois odorants, les colliers de perles, le bruit du vent qui vient de la mer, les nuits étoilées, les chants, les fêtes, les fantasias équestres, le luxe, le mystère, et le silence du désert et des montagnes, la poésie. Elle excelle à jouer de la guzla et dans l'art de la danse énervante des Almées. Les femmes la craignent ou la détestent ; les hommes la recherchent, car son esprit enjoué, mordant, plein d'imprévu, rend sa fréquentation des plus attrayantes, et son cœur bat juste assez, pour que parfois cette fréquentation devienne une liaison dangereuse.

II

Le père d'Iskenderieh, Juan Lopez, plus connu sous le nom de Hanna Effendi, est et fut toujours un malhonnête homme ; vaniteux à l'excès, violent et débauché, il est malhonnête homme par nature, sans même s'en rendre compte ; le principe du bien et du mal étant obscurci en lui par son appétit insatiable de l'or et des jouissances immédiates ; le but qu'il convoite le fascine tellement que la fureur qu'il met dans l'emploi des moyens, bons ou mauvais, le plus souvent rusés, bas et lâches, pourrait être prise pour du courage.

Il y a vingt-cinq ans environ que, voulant se soustraire aux suites d'une banqueroute frauduleuse et à celles aussi d'un coup de couteau donné d'une façon indiscreète, il convertit prudemment son actif en valeurs de poche, se lava les mains dans la mer, quitta Malte, sa terre natale, sans nul regret, et vint débarquer à Alexandrie, frais et dispos, indépendant de tout scrupule et décidé à toutes les entreprises, mais couvert du prétexte, comme tant d'autres, d'apporter sa pierre au nouvel édifice civilisateur et régénérateur de la vieille Egypte.

Doué d'une intelligence exceptionnelle et constamment en éveil, ayant encore cette ardeur de jeunesse qui promet, bien de sa personne, engageant et obséquieux dans ses manières, gracieux et discret avec les femmes, tolérant, facile, spirituel à l'occasion, hardi dans ses paradoxes et ses raisonnements spécieux, actif, remuant, vif de conception et possédant

une élocution des plus entraînantes pour débiter le sac sans fond de ses projets de toutes sortes, — il se fit aisément admettre dans cette société cosmopolite, entreprenante, avide, fastueuse, spéculatrice et de moralité équivoque, qui s'agite, se contorsionne ou grouille sous les roues de la Fortune, dans toutes les colonies européennes et dans les pays qui, tendant à se transformer, ne demandent aux nouveaux venus que des idées neuves, des aptitudes ou des qualités extérieures.

Les spéculations, les entreprises, les expéditions les plus aléatoires, les plus folles, les plus monstrueusement absurdes paraissaient alors les plus facilement réalisables; Juan Lopez eut la main dans toutes; sous le masque de la tolérance et du libéralisme, sa conscience docile arbora tous les pavillons, ou du moins n'en reconnut aucun : il comprit que dans le tohu-bohu d'une société nouvelle, la néga-

tion est une grande force par le scandale même qu'elle produit; faire parler de soi est la première condition pour arriver à la fortune; et l'on parla de lui, on en parla sur tous les tons, le plus souvent en mal; peu lui importait. Il fut le complaisant des hommes débauchés et le sigisbé de leurs femmes; il servit tous les partis, afin de les trahir les uns par les autres; il trafiqua de tout, se mêla à toutes les intrigues et sut toujours s'arranger de manière à tirer des profits de la ruine de ses associés et de la défaite de ses complices; enfin, selon l'opinion, il fit, perdit et refit vingt fois sa fortune, mais en réalité, il devint fort riche; ce qui lui permit, dans la suite, d'acheter un peu de considération — chez un certain pacha turc, — et voilà pourquoi les insoucians Levantins, de Juan Lopez, le bandit maltais, qui leur prêtait à un taux usuraire, firent insensiblement Hanna Effendi.

III

Des nombreuses entreprises commerciales et politiques de Hanna Effendi, — puisque Hanna Effendi est, — la plus curieuse par son but et dans ses détails, est, sans contredit, celle qu'il tenta en Abyssinie.

La France, justement inquiète de l'influence chaque jour croissante que prenait l'Angleterre sur les côtes de la mer Rouge, songeait à nouer des relations avec le dadjadj Oubie, alors gouverneur du Tégraie; — en conséquence, une compagnie se forma à Alexandrie dans le but

d'exporter en Tegraie des souliers vernis, des instruments de musique militaire, avec des partitions, des portraits du roi Louis-Philippe, etc., etc., et de rapporter en échange, des peaux de bœuf, de lion, de panthère et de mouton à longue laine, des mules, du coton, du miel, des gommes, du musc, de la cire, de l'ivoire et de l'or.

Hanna fut le bailleur de fonds, — sous bonne garantie s'entend, — et partit avec la caravane, non sans faire mille protestations de dévouement à la France, quoiqu'il eut préalablement, dit-on, touché ses frais de représentation du gouvernement anglais.

Les Abyssiniens, qui ont eu jusqu'à ce jour l'énergie de ne pas contrefaire leurs pieds dans des chaussures, ne voulurent pas échanger des peaux de bœuf entières contre des peaux de vache découpées en escarpins; ils voulurent encore moins donner leur or contre des instruments de

cuivre dont ils ne savaient que faire, malgré les partitions; de sorte que la caravane s'en revint bredouille. La compagnie fit banqueroute. Plusieurs honnêtes et naïfs négociants furent ruinés. Mais Hanna Effendi se fit voter des éloges par les diverses sociétés scientifiques, obtint des décorations, et ramena à Alexandrie, comme spécimen des contrées inconnues qu'il prétendait avoir explorées, une jeune et belle esclave éthiopienne qui donna le jour à notre héroïne Iskenderieh.

3834
HfCfc



IV

Cette esclave était chrétienne. Hanna en fut aimé; et lui-même, il l'aima — bien malgré lui. — Mais l'amour vient éclairer parfois les âmes les plus basses; c'est la part de Dieu. La naissance d'Iskenderieh, qui semblait consacrer cet amour, éveilla un instant dans le cœur dépravé de Hanna des sentiments d'un ordre supérieur, auquel il n'avait jamais songé; cette enfant fut une étoile resplendissante dans l'ombre de sa conscience. Cette étoile eût pu le guider vers le bien; elle lui fournissait l'occasion de se réhabiliter à

ses propres yeux; — tous les misérables en ont vu une pareille, ne fût-ce qu'un jour; — Hanna en eut peur, et ne pouvant vaincre la loi du sang qui le rattachait à elle, il s'appliqua, toute sa vie, à la ternir.

C'est ainsi que, voulant atténuer une intimité honnête qui gênait ses opérations dans le monde malhonnête qu'il fréquentait, il ne trouva rien de plus commode que d'embrasser la foi musulmane. En conséquence, il eut son harem; les habitudes énervantes du harem paralysèrent les quelques bonnes aspirations que l'amour avait fait naître en lui, et peu à peu, dans son cœur, dans son esprit, dans sa maison, la sainte mère d'Iskenderieh, de reine, de favorite, de tolérée qu'elle avait été tour à tour, devint la dernière des esclaves. — « Je vous ai vu battre ma mère! » — lui reprocha plus tard l'altièr Iskenderieh, un jour de crise violente, comme il en eut tant avec sa fille pour la soumettre à ses cyniques théories.

La pauvre Ethiopienne fut résignée; son amour maternel lui donna la force de subir sans se plaindre tous les mauvais traitements, mais elle succomba à la peine. A sa mort, les sœurs de charité d'Alexandrie, qui n'avaient cessé de la consoler en cachette durant son long martyre, réclamèrent son corps pour le mettre en terre sainte et sa fille, baptisée chrétienne, afin de l'élever selon ses derniers vœux. Hanna Effendi refusa d'abord, mais ce petit différend privé prit bientôt les proportions d'une question scandaleuse, l'opinion publique s'en émut, et il fut contraint de se rendre à la voix d'une partie cafarde de la population qui eût pu alors compromettre plusieurs de ses négoes inavoués.

T. P.

V

Pour laisser au temps le soin d'éteindre les méchants bruits, les recherches indiscrètes, le blâme que cette affaire avait suscités autour de sa maison, Hanna Effendi crut prudent de quitter la ville. Il partit pour Constantinople, où il sut faire apprécier au grand vizir la nature des services éminents qu'un homme tel que lui pouvait rendre à la politique oblique de la Turquie. Il fut chargé de diverses missions secrètes en Perse, en Syrie, en Angleterre, en Arabie, en Russie, en Grèce, en Algérie. Dix années s'écoulèrent

ainsi, durant lesquelles la plus grande partie de ses faits et gestes est restée mystérieuse. Tous les cinq ou six mois, il avait fait parvenir aux sœurs de charité de riches présents qui payaient largement la pension de sa fille; — de son côté, Iskenderieh lui avait envoyé en retour de petites futilités brodées de soie et de fil d'or, son ouvrage, des objets de piété et de longues lettres où elle n'oubliait jamais de parler de sa mère. J'ai dit que dans la conscience de Hanna Effendi, Iskenderieh apparaissait comme un remords; plus il lui reconnaissait, par les lettres qu'elle lui écrivait, une âme élevée, pure et droite, plus il la redoutait; il la voyait se dresser devant lui pour l'accuser; la contradiction de toute sa vie était issue de lui. Ce remords le fatiguait, le tyrannisait, paralysait tous les moyens d'action de ses mauvais instincts; aussi, ne reculait-il devant aucune monstruosité pour s'en affranchir.

Il reparut un jour à Alexandrie, avec son masque de confiance en lui-même et de prospérité. C'était vers la fin de 1859. Le projet gigantesque de M. Ferdinand de Lesseps avait renouvelé et augmenté la population flottante de la ville : Italiens, Espagnols, Irlandais, Français, Anglais, Allemands, Maltais, Suisses, Moldaves, toute une colonie d'affamés de tous les pays, de bohémiens, de banqueroutiers, de déclassés, de bandits de toute espèce, qui venaient flairer quelque bon coup à faire autour des courageux ouvriers d'une grande œuvre, et qui s'empressèrent de faire cortège au millionnaire Hanna Effendi, rentrant sur le théâtre de ses premiers exploits.

Les vieilles familles levantines, composées pour la plupart de frustes rejetons d'une noblesse de robe ou d'épée que le code civil a déracinée, étant tolérantes par nécessité, accueillirent Hanna, moitié par curiosité, moitié par crainte du crédit

qu'on lui prêtait en haut lieu, et servirent à lui composer une véritable cour. Il afficha un luxe princier, fut prodigue avec assez de mesure pour paraître généreux, renvoya son harem, ou du moins le tint caché et fit le bon apôtre avec tout le monde.

Sa fille avait quinze ans. Toutes les personnes qui avaient pu l'apercevoir agenouillée dans la chapelle du couvent parlaient avec enthousiasme de sa rare beauté. Il allait souvent la voir, la comblait de caresses, et cependant ne pouvait arriver à éveiller en elle la moindre sympathie. Un jour, il se présenta au couvent avec un prince de la famille royale qui, après avoir vu Iskenderieh, promit son appui pour une concession que la communauté religieuse demandait depuis longtemps. On n'avait naturellement aucune raison plausible à donner pour refuser de laisser emmener sa fille à un père si influent.

Iskenderieh quitta sa tunique de bure pour revêtir le feredjeh, et se laissa conduire dans un riche palais de marbre entouré de tamariniers et de sycomores.

Iskenderieh pleura beaucoup en quittant les bonnes sœurs qui lui avaient servi de mère. Saintes larmes qui arrosèrent dans sa jeune âme le souvenir embaumé de son enfance.

VI

Il est des jeunes filles assez malheureuses pour avoir des mères qui tentent de les corrompre; mais sont bien plus malheureuses celles dont les pères osent tendre au même but, car alors, cet attentat prend à leurs yeux le caractère de l'autorité; dans le premier cas, la lutte leur est permise, et elles n'y laissent le plus souvent que la virginité du corps; dans le second, la lutte est désespérée, tout en elles peut être profané: le corps, l'esprit et le cœur.

Iskenderieh, — à la discrétion de son

père, — était irrévocablement, fatalement perdue.

Elle fut d'abord tout éblouie en entrant dans ce palais, où tous les produits du luxe occidental et de la richesse asiatique étaient jetés à profusion. A cet éblouissement succéda l'étonnement : Etait-ce bien elle, la pauvre fille d'esclave, qui marchait sur ces éclatants tapis d'Ispahan et avait à ses ordres vingt esclaves couchés sur les dalles du portique de sa demeure ? Etait-ce bien elle qu'elle voyait vêtue de gaze de Lahore, de soie de Damas, de velours de Chiraz, avec des colliers de corail, des fibules ornées de mosaïques bysantines, des bracelets, des anneaux d'or rehaussés d'émeraudes, d'améthystes, de gemmes de toutes sortes ? Etait-ce bien elle qu'elle voyait au milieu de ces rouges tentures de Smyrne, de ces coussins chargés d'arabesques brodés en or, de tous ces objets d'art de l'Italie, de la France, de l'Inde, de la Chine, de ces larges corbeil-

les de fleurs, de ces grands vases en onix, de ces coupes de jade travaillé, de ces deux énormes sphinx de porphyre qui semblaient défendre sa porte ? Était-ce bien elle qu'elle voyait dans cette glace de Venise qui lui disait : « Tu es belle ainsi. » Était-ce bien elle alors, qui laissait aller à tous les rêves bleus de l'innocence, sa jeune imagination bercée par le chant monotone des fellahs qui passaient sous ses fenêtres, enivrée par les parfums de l'ambre qui brûlait à ses pieds et les suaves senteurs des orangers que la tiède brise du soir lui apportait à travers les défiants moucharabys de sa retraite.

Puis après l'étonnement, vint la crainte ou plutôt l'inquiétude, — lorsqu'elle apprit que ce palais où elle commandait en souveraine, n'appartenait pas à son père. Pourquoi l'y avait-on amenée ? elle ne le comprenait pas bien, mais elle avait peur. Qu'allait-elle devenir ? Elle sentait que son sort allait se décider ; elle voulait fuir

et ne l'osait pas. Et puis, à son âge, le cœur bat, le sang est fort, la sève monte, la pensée est curieuse, on veut vivre à tout prix. Quelle serait donc sa vie? et avant tout, qu'était-ce que la vie?...

Hanna Effendi se contenta de sourire des scrupules de sa fille. — Ce palais appartenait au Prince, il est vrai, mais il comptait bien ne plus en sortir. — Il la catéchisa de son mieux et à sa façon; mais elle pressentit qu'il était la personnification du mal; elle prévint le monstre et toute la hideur de ses arguments spécieux; elle se débattit dans les étreintes de sa logique satanique, comme la gazelle aux griffes du tigre, comme l'enfant sain contre la malaria; — enfin, un soir qu'il était ivre, il lui dit nettement: — «La vie, c'est la satisfaction de tous nos appétits; le moyen, c'est l'or.»

Iskenderieh lui cracha au visage. — Le Prince entra au même instant. — «La vie, c'est peut-être l'amour,» — se dit-elle.

VII

— La vie, c'est la suprême indifférence, — pensait le Prince égyptien.

C'était un beau, jeune et élégant cavalier, plus indolent que rêveur, plus tolérant que bon, plus fastueux que magnifique; doué d'une intelligence assez bien développée, mais n'ayant jamais pu, comme la plupart de ses compatriotes, s'élever jusqu'à la compréhension des idées abstraites, il croyait naïvement avoir parachevé ses études pendant les quelques années qu'il avait passées dans un collège de Paris et n'avoir plus rien à

apprendre. Il s'était vu recherché dans les salons officiels, dans les boudoirs du demi-monde, dans les foyers d'opéra, et en avait rapporté les opinions les plus contradictoires sur les femmes : il les avait assez aimées, pour préconiser l'émancipation dont les a dotées le christianisme, et il avait assez souffert par elles, pour déclarer nécessaire la claustration que leur impose le Coran.

La politique du vice-roi exigeait qu'il jouât le rôle de prince libéral et il le remplissait de bonne foi. Il patronait les industriels, les novateurs de toute sorte, les ambitieux, les mécontents et même les intrigants de tous pays et de toute religion, non sans affermir sa popularité dans le vieux parti musulman, quoique au fond il n'eût aucune conviction bien définie. Il était sympathique au premier abord ; bien physiquement : le port de tête imposant, le nez droit, l'œil grand et noir, scrutateur quoiqu'un peu terne, la

bouche matérielle mais bienveillante; sa barbe noire soigneusement taillée court, et sa longue moustache martialement retroussée s'harmonisaient parfaitement avec le ton brun et mat de son visage et ajoutaient une légère expression de dureté à sa physionomie demi-sévère, demi-mélancolique. — S'appliquant à s'euro-péaniser dans son costume, il portait avec élégance le large pantalon blanc de cavalerie, tombant bien sur la botte vernie, et la redingote droite, en drap noir, à petit collet droit. Ses allures étaient celles du gentilhomme, quoiqu'un peu lourdes à force de vouloir être graves, et comme pour se faire pardonner ses condescendances à nos usages, il était majestueusement coiffé du petit fez de Constantinople et jouait gracieusement avec son *tespil*, ou chapelet musulman, qu'il tenait constamment dans sa main irréprochablement gantée. — Un numismate, spirituel à ses heures, disait en parlant de lui, qu'il res-

semblait à une médaille du temps des Pharaons, rendue fruste par la grossière dorure de notre civilisation. En somme, et à l'analyse, il était incontestablement brillant et n'avait nulle couleur dominante; il se laissait vivre nonchalamment, sans enthousiasme et sans mépris, sans amour et sans haine, sans lumière et sans ombre; moraliste, religieux ou sceptique, selon les exigences du moment, débauché pour suivre le courant de la cour où il vivait, et ne s'affirmant guère que par ses prodigalités : cette supériorité facile de ceux qui n'ont rien dans leur propre fonds, et que lui garantissaient les caisses de l'Etat et du crédit public.

Il s'était laissé convaincre par Hanna Effendi qu'il devait acheter le palais dont j'ai parlé et dont il n'avait que faire, et, le marché conclu, il avait trouvé tout naturel d'y installer la belle Iskenderieh; — tout comme il avait fait récemment venir de l'Inde, à grands frais, deux pierres

précieuses pour garnir un vulgaire écrin
acheté chez Giroux, et payé 400,000 pias-
tres deux chevaux du Nedj pour remplir
deux stalles vides de son écurie.

VIII

Iskenderieh fuyant, tremblante, terrifiée, éperdue, devant le gouffre de ténèbres que Hanna Effendi ouvrait sous ses pieds, crut raccrocher sa vie à ce beau prince blasé, à cet astre sans chaleur, y trouver un refuge et se faire un rempart de son amour.

Colombe effarouchée cherchant un abri. Corps frêle et immaculé cherchant la force et la beauté. Jeune âme, battant déjà de l'aile, cherchant un rayon de l'idéal. Lys contracté par le froid de la nuit et cherchant, pour s'ouvrir, les baisers du soleil.

Elle aima le Prince et se donna toute entière à lui. Par une contradiction ordinaire de l'esprit humain, elle se livrait au danger qu'elle voulait fuir et comme fascinée par un mirage, descendait précipitamment la pente qu'elle croyait remonter. Hanna Effendi s'applaudit de cette situation qu'il avait amenée et qu'il regardait comme un premier succès pour l'œuvre de destruction morale qu'il méditait, car il connaissait le caractère inconstant du Prince et il comptait sur les conséquences d'une première faute pour arriver à enlever à sa fille le droit de le mépriser. Et puis, Iskenderieh, dominée par sa légitime indignation, lui avait craché au visage ; il semblait l'avoir bien mérité, il est vrai, mais elle avait par ce fait outrepassé ses droits, et qui sait si, par l'effet d'une justice suprême, elle ne devait pas être responsable de cette infraction aux règles de la nature. On n'attente pas impunément, en quelle circonstance que ce

soit, à ce qu'on est convenu d'appeler la dignité humaine; Dieu, et quelquefois la Société ont seuls le droit d'être sévères et de châtier.

Le Prince se laissa aimer; il se plut pendant quelque temps à écouter, en suivant les spirales bleues de son tchibouk, les charmantes confidences de la jeune fille; il s'enivra des harmonies amoureuses que murmurait cette imagination vierge, et fit une ample moisson de grâces juvéniles, de regards, de soupirs passionnés et pudiques, d'étreintes folles et de suaves baisers.

Il cueillit une à une toutes les fleurs, toutes les illusions que la belle enfant cachait sous son voile virginal, il en tressa avec elle de longues guirlandes dont elle l'enlaçait religieusement, lui, l'idole trompeuse à laquelle cette âme en peine s'était vouée. Puis, un matin, il se réveilla fatigué de l'idylle; il secoua sur les fleurs du beau rêve qu'il venait de faire le

manteau glacé de son indifférence naturelle et ralluma gravement son tchibouk, estimant autant l'odeur âcre du tombak que les parfums exquis que sa maîtresse brûlait à ses pieds.

Iskenderieh, elle aussi, se réveilla ; un instant, comme à travers un éclair intérieur, elle vit distinctement son amant tel qu'il était ; et un long frisson parcourut tout son être. — Mais à quinze ans, le réel, si terrifiant qu'il soit, a peu de prise sur l'idéal ; l'esprit, dans sa course ascendante, se détourne instinctivement des choses de la vie, ces crapauds qui rampent sur la terre, et tend à planer dans le rêve, cette étoile de l'inconnu qui scintille dans le bleu. Elle sentit les ténèbres qui enveloppaient déjà son premier amour, et comme l'enfant qui, effarouché par l'obscurité, ferme les yeux et s'efforce de chanter pour étourdir sa frayeur, elle ne put se résoudre à supposer que la dévignisation du corps entraînait celle du cœur

et s'efforça de sortir de cette première épreuve, plus souriante, plus aimante et surtout plus coquette que jamais. D'ailleurs, n'est-il pas dans la nature de la femme qui se donne, de croire qu'on ne peut pas ne pas l'adorer toujours ?

Iskenderieh devint donc coquette ; et elle le fut, sans s'en douter, instinctivement ; — le cœur en péril demandait secours à la tête. — Le Prince n'eut garde de l'arrêter dans cette voie ; il y trouva un nouvel attrait pour ses passions saturées, un certain revenez-y pour ses débauches assouvies, un stimulant à son spleen.

Iskenderieh donna des fêtes splendides. Elle eut chaque soir, pour divertir son amant, des musiciens italiens, des histrions français et des almées célèbres ; elle s'initia elle-même à tous les arts. Ses salons furent peuplés de touristes de tous les pays, de millionnaires désœuvrés, de viveurs spirituels, de poètes, de savants et même de diplomates. On y joua gros

jeu. On y traita des questions les plus graves. Elle devint une véritable puissance, du côté gauche, et eut sa cour d'admirateurs et d'ambitieux. Enfin, à force d'éclat, d'esprit et de bruit extérieur, elle parvint à étourdir les appréhensions terribles qui lui tenaillaient le cœur et aussi le vague remords de sa chute qui parfois venait étaler dans sa conscience les bouquets maculés de sa ceinture virginale.

IX

C'est lorsqu'elle était à cette phase vertigineuse de l'âme, qu'une des sœurs de charité qui l'avaient élevée, se hasarda à lui faire visite.

— Les dalles de notre chapelle expiatoire sont bien froides et bien dures pour les genoux des pécheurs ; — lui dit-elle ; — mais les anges qui voltigent au-dessus de l'autel sont bons et lorsqu'on les regarde longtemps avec amour, ils nous tendent la main et nous soulèvent de terre pour recueillir notre affliction.

Iskenderieh se leva pour suivre la bonne

sœur; mais son corps était brisé par la vie de mollesse qu'elle menait depuis plusieurs mois, et au lieu d'aller s'agenouiller sur la dalle, elle s'affaissa nonchalamment sur ses cœussins de soie brodés d'or.

Un matin, au lever du soleil, tandis que les derniers feux d'une fête de nuit s'éteignaient et qu'Iskenderieh, fatiguée, s'endormait au chant monotone des oiseaux, le Prince sortit du palais pour se rendre à la mosquée et il ne revint plus.

Iskenderieh, au milieu de la société joyeuse qui ne cessait de tourbillonner dans ses salons, fut sérieusement inquiète, — huit jours. Elle se reprochait ses coquetteries à l'égard de son amant. La coquetterie en amour touche de bien près à l'infidélité; mais après tout, si elle

était devenue coquette, n'est-ce pas lui qui, par son indifférence, l'y avait contrainte ?

Un jeune Corse, très-assidu depuis quelque temps à ses soirées, lui affirma avoir rencontré le Prince aux environs du jardin Pastré, caracolant galamment autour de la calèche d'une de nos célébrités de théâtre qui venait d'arriver à Alexandrie, comptant sur la température d'Egypte pour rétablir sa constitution délabrée par le gros-bleu et les alcools dont elle avait fait abus dans sa misérable enfance. — Ce jeune Corse avait déjà dépensé deux héritages et était sur le point d'en entamer un troisième pour satisfaire la soif ardente de cette intéressante poitrinaire.

— Ah bah ! — dit-il à Iskenderieh ; — ce Turc et cette bohémienne sont deux traîtres. La vie c'est la vengeance ; vengeons-nous.

Et Iskenderieh, folle de dépit, se prit à pleurer à chaudes larmes dans les bras du

beau Corse et se vengea de tout cœur. Elle s'en repentit le lendemain; mais il était un peu tard. Néanmoins, par une inconséquence naturelle à la femme, elle écrivit au Prince une longue lettre de récriminations et lui demanda une explication.

Le Prince, pour toute réponse, lui fit remettre un acte qui la constituait propriétaire légitime du palais qu'elle habitait.

Hanna Effendi constata avec satisfaction que cet acte de donation était en dues formes.

Un bohème parisien, joueur effréné, qu'on appelait Saint-Flour ou de Saint-Flour, je ne sais pourquoi, car ce n'était pas son nom, se trouvait là quand arriva la réponse du Prince.

— Eh bien ! mais, je le trouve bon, ce pacha ! — s'écria-t-il en éclatant de rire ; — il n'y a que dans ce pays de Cocagne qu'on fait si bien les choses. Salut à la maîtresse de céans ! Il ne s'agit plus que de pendre royalement la crémaillère.

Cet éclat de rire fut l'oraison funèbre des premières amours d'Iskenderieh. Elle se sentit humiliée, avilie par ce sentiment là même qui devait la protéger et l'élever. Mais elle pensa en même temps qu'elle était toujours belle et recherchée; l'orgueil refoula les larmes. — Elle suivit le conseil de Saint-Flour et pendit joyeusement la crémaillère. Le troisième héritage du Corse y passa.

XI

Après le Corse, vint un riche agent de la diplomatie anglaise; car le pauvre Corse, n'ayant plus le plus petit parent à enterrer par anticipation chez les usuriers, se fit tuer en duel par cet Anglais dans le champ nu et brûlé où gît l'aiguille de Cléopâtre. — «Fantaisie de race, — disait gravement Saint-Flour; — ce fut son Waterloo!»

L'Anglais ne se ruina qu'à demi pour Iskenderieh; mais il lui promit, comme appoint, de couvrir sa personne, ainsi que les négoes de son respectable père, du pavillon britannique.

Puis, vint un noble Espagnol, ayant plus de quartiers à son blason que de ducats dans sa bourse; il lui donna des sérénades, lui jura en musique un amour éternel — qui dura trois jours; et lui fit cadeau d'un poignard ciselé par Benvenuto Cellini et d'un crucifix de Giotto, orné de diamants, qu'il avait sans doute volés dans un couvent de son pays.

Puis, ce fut un cheik farouche de la tribu des Ansariés, qui vendit ses troupeaux, ses armes et ses chevaux pour elle et se fit bachi-bozouk.

Puis un industriel français, généreux et tolérant saint-simonien, qu'elle conduisit à une banqueroute et qui de désespoir se fit photographe.

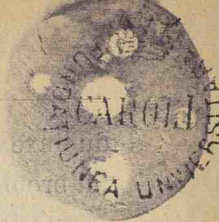
Puis ce fut le tour d'un magnifique prince de l'Inde, qui un soir lui emplit la bouche de perles fines et s'en alla.

Puis, bien d'autres; sans compter Saint-Flour qui était toujours là. Il n'avait pas d'amour pour Iskenderieh et Iskenderieh

n'en avait pas pour lui. L'un et l'autre cependant semblaient être sérieusement unis. C'était un type étrange que ce Saint-Flour; un contraste constant de défauts et de qualités. On ne lui connaissait pas d'amis et il était bien avec tout le monde; il avait des sentences à lui pour toutes les situations, faisait des réflexions fort originales sur tous les événements et savait toujours trouver, selon les circonstances, des traits d'esprit qu'on retenait, ou même quelquefois de ces mots qui ne partent que d'un cœur droit et bon. Joyeux compagnon, mais triste au fond: — amertume déguisée en folie; — il était de toutes les soirées, de tous les dîners, de toutes les réunions, de toutes les parties de plaisir, de tous les enterrements, sans avoir de motifs sérieux pour y prendre une part active; sans même s'en soucier davantage, naturellement et comme surcroît obligé. On disait partout qu'il pouvait disposer de moins de revenus que de créan-

ciers, et que ces derniers se faisaient un scrupule de troubler sa belle humeur. Sa passion dominante était le jeu. Depuis le soir de son arrivée à Alexandrie, où il avait jeté son unique medjidié à la roulette, on l'avait vu chaque nuit, aimable, poli, pâle et demi-souriant, devant un tapis vert; on affirmait tout bas que les gréco-levantins étaient plus dextres que lui et que cela était un peu cause que la belle Iskenderieh, malgré tant de fortunes qui venaient s'engloutir dans son divan, ne s'enrichissait pas. Saint-Flour était un élégant vagabond, transfuge de la bohème parisienne, on ne savait pourquoi; et s'en allant on ne savait où, au gré de sa fantaisie et des ressources du moment présent. On ne lui connaissait aucun lien de famille ou d'intérêt; on le considérait comme un de ces nombreux pèlerins qui passent dans la vie, inoffensifs et insoucieux du lendemain par erreur ou par expérience, et qui sont curieux à

observer un instant. Toutes ses affections semblaient s'être converties en sa sollicitude pour un chien, de souche bâtarde, qu'il avait amené de France et qu'on voyait constamment, en tous lieux, trotter attentivement sur ses talons; et l'homme et le chien profitaient sans vergogne, tantôt ici, tantôt là, d'une hospitalité qu'un dernier vestige des anciens usages orientaux leur garantissait. Il avait été conduit naturellement aux soirées d'Iskenderieh, et était devenu peu à peu l'hôte régulier de la maison; il écoutait complaisamment les petites confidences, les craintes, les remords, les espérances de cette malheureuse fille dévoyée, et il savait lui donner des conseils banals qui la satisfaisaient un moment. Elle s'était tellement habituée à lui, qu'elle ne pouvait passer un jour sans le voir; car elle sentait que lui seul peut-être ne la méprisait pas.



XII

Iskenderieh, jeune, ardente, aimante, avide de gaieté, d'affections et de vérité, tentait, comme malgré elle, de se raccrocher à tout et dans sa course échevelée vers le cloaque moral où elle tombait fatalement, laissait un lambeau de son âme à toutes les ronces fleuries du chemin. De chaque essai, de chaque épreuve, de chaque orgie, elle sortait le corps plus inassouvi, le cœur plus sceptique, l'esprit plus dépravé; — mais pour son excuse, le sang éthiopique de sa mère lui montait aux tempes et lui brûlait les os; la corruption

du luxe qui l'entourait la fascinait et lui brouillait la vue ; les parfums, les bals, la musique, les promesses d'amour, l'étourdissaient, la rendaient ivre ; et le plus souvent, c'était sans en avoir conscience, qu'elle prodiguait ainsi avec fureur sa jeunesse, sa beauté, sa vie, pour chercher l'énigme de la vie.

L'Anglais lui avait dit : — La vie, c'est le négoce, l'indépendance et le confortable.

L'Espagnol lui avait appris les hauts faits de la Sainte Inquisition, et comme quoi, une femme peut recevoir son amant la nuit et communier le lendemain.

Le cheik ansarié lui avait fait brûler la bible de l'Anglais et le catéchisme de l'Espagnol, en lui affirmant qu'un saint anachorète de Nasar qui parcourait, au 9^e siècle de notre ère, les montagnes de Laodicée et de Tortose, avait seul prêché la Vérité ; mais que les femmes ne pouvaient être initiées à sa doctrine. Il lui dit cependant qu'il appartenait à la secte des

kadmousié ou adorateurs de la femme, lesquels célèbrent, durant la nuit du premier jour de l'an, la fête nommée *boc-beck* (fête d'empoignement). Cette nuit-là, les hommes se réunissent dans un temple bien clos, font une prière, puis éteignent les flambeaux et ouvrent les portes; les femmes et les jeunes filles entrent alors confusément et chacun s'empare de celle que le hasard lui met sous la main.

Le saint-simonien, quoique sa doctrine soit plus récente, ne lui en apprit pas davantage en lui prêchant la communauté des femmes.

Mais Iskenderieh s'hâbitua ainsi à se mépriser elle-même, et si elle fut à un moment la plus spirituelle, la plus intéressante et la plus célèbre des courtisanes de l'Egypte, elle en devint aussi, peu à peu, la plus cynique.

Néanmoins, sa raison si précoce et déjà si malade, n'osant revenir aux saints principes qui l'avaient soutenue dans son en-

fance, errait çà et là, de la philosophie à l'utopie, de l'utopie au fanatisme, du fanatisme à la superstition, et l'amenait parfois à des crises violentes, ordinairement suivies de mornes découragements et de crachements de sang.

— Sottises que tout cela ! — s'écria un soir Saint-Flour. — O bizarres et éternelles inquiétudes de l'âme humaine !... La vie, ma chère, c'est un tour d'écarté, en trois points ; sec ! Et selon le partenaire, il est permis de bizeauter plus ou moins les cartes. Jusqu'à présent, ma pauvre enfant, tu n'as vu les choses du monde qu'à travers les verres grossissants de tes illusions ; la réalité, la voici : — Ton père n'est qu'un misérable de bas étage qui, à Paris, serait certainement traduit en police correctionnelle, où ton triste sort éveillerait les sympathies des juges et de l'auditoire, comme il arrive toujours pour les jeunes et belles personnes mal dirigées comme tu l'as été. Quant à tous ces pré-

tendus amoureux et philosophes à qui tu as successivement demandé protection, ce ne sont que de naïfs égoïstes qui se croient quittes envers toi quand ils t'ont jeté à la face un peu d'or en échange d'un peu de ta vie. En somme, je pense que tu ne dois guère compter que sur l'intérêt que tu m'inspires, parce que je crois qu'au fond tu es une bonne fille. Je sais bien que tout le monde te dira que je ne suis qu'un original sur qui l'on ne peut compter sérieusement; et je ne m'en plaindrai pas, car je ne suis pas assez sot pour avoir la prétention de valoir plus que les autres; — seulement, il est un côté dans ma nature que je ne suis pas encore parvenu à vaincre, c'est d'être insensible à la vue d'un chien nouveau-né qu'on jette à la rivière ou d'un jeune rosier qu'on coupe au moment où ses boutons vont s'épanouir. C'est pourquoi j'éprouve une véritable peine à te voir te débattre dans les griffes malsaines du monde qui t'entoure

et surtout lorsqu'après tes crises, je ramasse, comme aujourd'hui, ton mouchoir taché de sang. Cela me rappelle...

Une larme vint un instant troubler son regard vitreux et il caressa de la main la tête de son chien qui allongeait mélancoliquement son museau sur ses genoux; puis il ralluma sa cigarette.

— Mais toi, — reprit-il, — tu es forte, pleine de vie, pleine d'avenir; tu ne sais pas ce que c'est que la misère, l'hôpital... et tu ne le sauras même jamais. Cependant, il faut absolument que tu sortes de ce milieu où tu te consumeras à la longue. Tout ce monde doré, chamarré et banal s'amuse de nous, et nous méprise; il est vrai que nous le lui rendons bien; mais nous ne pouvons qu'être dupes à ce jeu-là: les mises ne sont pas égales, nous risquons en plus, moi, mon esprit, toi, ta santé. Tous ces Egyptiens ne sont que des fanfarons écervelés, encore tout étonnés d'avoir rompu les rangs de

la tyrannie et la plupart de ces Levantins, prétendus réformateurs, des flibustiers, âpres à la curée, avides de grossières et bestiales jouissances, et se donnant le change sur leur piètre valeur par des prodigalités absurdes, de mauvais goût, comme d'anciens valets de chambre se pavanant, hurlant et se vautrant dans les propriétés de leurs maîtres décapités, ou des paysans ignares ayant gagné le gros lot à la loterie : population flottante abusant de sa fortune flottante comme elle. — Crois-moi, ma belle enfant, hâtons-nous de quitter cette galère. — Toute cette colonie d'arlequins ivres de présomption et de raki, est trop féroce et niaise pour t'apprécier ; elle se contente encore de se contorsionner entre les vices des civilisations anciennes et ceux de la civilisation moderne ; elle ne vaudra quelque chose que lorsqu'elle respectera la femme ; et elle n'en prend guère le chemin, malgré les efforts des saintes filles de Saint-

Vincent-de-Paul qui ont du moins éveillé en toi la conscience de toi-même : germe de douleur, il est vrai, mais qui peut te sauver et m'engage à te donner aide. Je sais bien que beaucoup de romances disent qu'il est cruel de quitter la patrie; mais l'Egypte n'est plus une patrie; c'est un caravansérail universel, un bazar, une grande route de transit; la patrie n'est pas là où il n'y a plus ni famille, ni société originelle, ni traditions; or, tu ne trouves ici qu'un ramassis d'étrangers spéculant, au nom du droit nouveau, sur les ruines du vieux monde; et des fellahs craintifs, dépravés et conquis par le désir du luxe, les morales modernes et les liqueurs sophistiquées. N'as-tu pas vu comme moi, de jeunes vierges, des filles d'anciens émirs, strictement voilées par un reste de respect pour leur race, accroupies du matin au soir dans les manufactures cotonnières et travaillant, sous la gaule du contre-maître, pour gagner une piastre

par jour ? — Tiens, l’Egypte telle qu’elle est aujourd’hui, avec sa fausse splendeur, me répugne et me fait pitié ! Je ne lui trouve rien qui vaille, hors son soleil, qu’elle n’a pas inventé, et les eaux fécondantes du Nil, dont elle n’a même pas découvert les sources. — Allons, c’est dit ; je t’emmène en France. La France est encore le pays dont on se désillusionne le moins vite, et où l’on trouve toujours un monde, une société, une caste qui vous sait gré de vos qualités, si peu que vous en ayez. Je l’ai trop facilement oublié, et quand je songe même aux anciens compagnons de ma vie de bohême, je les préfère encore aux gens que je fréquente ici, ils avaient au moins de l’esprit et parfois un peu de cœur. — Iskenderieh, écoute-moi bien. J’ai un projet gigantesque ; un projet tel que ton père, si rusé qu’il soit, n’en pourrait concevoir, parce qu’il n’est pas, comme moi, mu par un bon sentiment ; il veut te retenir dans ce palais qu’il s’habi-

tue à regarder comme devant être sa propriété, et moi, je veux que tu en sortes, parce que tu y mourrais. Or, voici le coup de maître que je te propose : vendre au Prince ce palais qu'il t'a donné et partir pour Paris. Je me charge du reste. L'affaire est facile ; je sais que le Prince est fort en peine en ce moment de loger sa comédienne et ce ne sera après tout que pour la troisième fois qu'il rachètera ce commode réduit. Crois-moi, avec un ou deux millions en poche, tes beaux yeux et ton esprit, tu pourras facilement à Paris être remarquée, adorée, fêtée et même considérée, si tu y tiens. Ah ! dame, mes bons Parisiens n'ont pas à t'offrir la clarté éblouissante de ton soleil qui semble couvrir d'une poudre d'or tous les haillons de ce pays ; mais ils te donneront la lumière vivifiante des arts, de la littérature et de la science. Ils te donneront aussi des promenades nonchalantes et provocatrices en voitures commodément capitonnées, avec

des attelages, des cochers et des valets de pied excentriques; des courses, des cirques, des acrobates, des sports, des repas de friandises à l'ombre, au bord de l'eau, et des intrigues amoureuses qui se déroulent gracieusement entre les avenues vertes et fleuries du bois et les coussins soyeux du boudoir. Voilà pour le jour. Ils ont comme ici, à la tombée de la nuit, tout un monde étoilé qui se lève : des dîners agréables, des soupers joyeux : le confortable et sa franche gaieté, le superflu et sa folle chanson ; — des spectacles pour tous les âges et tous les goûts : vaudevilles, comédies, tragédies, opéras, ballets, avec de jolies actrices et de sveltes danseuses, dont les yeux et les jambes font rêver les jeunes gens et se pâmer d'aise les vieillards, et surtout des femmes coquettes et élégantes dont la seule et simple apparition dans leur loge suffit pour détourner toutes les lorgnettes de la scène ; — de longues et intimes, causeries

autour du foyer de la famille; — des réunions fraternelles où l'on agite librement, au choc des verres, toutes les questions du passé et de l'avenir; — des soirées splendides où l'on chuchote des phrases sérieuses, en souriant avec indifférence; où les vieux galantissent avec les femmes des jeunes, tandis que les jeunes agissent pour supplanter les vieux dans leurs emplois honorifiques ou lucratifs; où l'on joue le plus souvent loyalement; où l'on s'amuse quelquefois et où l'on croit toujours donner satisfaction à ses petites vanités; — enfin, des bals éblouissants, étourdissants, enivrants, avec des fleurs, de la musique, du bruit; des sourires, des serremments de main, des fascinations, du vertige; et d'innocentes jeunes filles à marier, qui, dans les tourbillons d'une valse, semblent ne pas se douter que leur corsage de gaze craque sur leurs blanches épaules et qu'elles ressemblent à des lys prêts à s'épanouir. — Paris, ma chère

Iskenderieh, c'est le mouvement, c'est la variété, c'est la fantaisie, c'est la vie. Tu y verras debout et dans leur entier, les chefs-d'œuvre de l'architecture romane et gothique et tu comprendras mieux ce que devaient être les portiques et les ogives ébréchées des monuments en ruine de l'Orient. Tu comprendras aussi que le plaisir qu'on peut éprouver à contempler les pyramides, ou à s'y faire contempler, comme l'on a dit jadis, est largement compensé par celui de visiter le musée du Louvre, et que la colonne de la place Vendôme et même celle de Juillet ne sont pas moins glorieuses ni plus divertissantes à considérer que la colonne de Pompée. A défaut d'orangers, tu auras les aspects réjouissants de nos blonds coteaux ; tes lèvres se rafraîchiront à la coupe de nos chants bachiques ; ton cœur se réchauffera aux éclats de rire de notre bonhomie naturelle ; ton âme s'élèvera aux harmonies de nos poètes. Enfin, tu vivras comme

il te plaira; et si tu ne fais pas la sottise de te laisser épouser par quelque bohème de mon espèce, qui te mettrait sur la paille, tu pourras vieillir sans souci, et si tu t'y sens portée, te faire dame de charité, — ce qui, paraît-il, console les femmes de bien des choses, à n'en juger que par le calme sourire qui semble les rajeunir, lorsqu'elles quêtent aux portes des églises.

Iskenderieh écouta scrupuleusement ce long discours — paradoxal en plusieurs points, — car, je l'ai dit ailleurs, il est en Egypte, comme partout, d'honnêtes gens qui, quoiqu'en minòrité, dirigent la société d'une façon occulte pour ainsi dire, par la seule prédominance du bien sur le mal; et l'on ne peut douter que les tentatives civilisatrices auxquelles concourent tant d'hommes célèbres à juste titre, n'aboutissent à une régénération de ce pays si richement favorisé par la nature. Mais Saint-Flour et sa compagne, par leur po-

sition, se trouvaient très-peu à même de voir cette partie saine de la population.

Iskenderieh, fatiguée de tout ce qui l'entourait, accepta avec enthousiasme les beaux projets de son aimable conseiller. Le Prince était alors à Jérusalem, avec sa comédienne qui avait tenu à faire son pèlerinage ; on résolut d'aller l'y trouver ; d'y traiter l'affaire ; et afin de ne plus jamais revoir Alexandrie, de s'embarquer à Jaffa à bord des paquebots français pour Beyrouth, de visiter Damas, de longer ensuite les côtes de la Syrie, voir Rhodes et Smyrne, de s'arrêter quelques jours dans l'île de Mételin, l'ancienne Lesbos, patrie de Sapho, et de gagner Paris, en passant par la Troade, les Dardanelles, la mer de Marmara, Constantinople, les Cyclades, Syra, Athènes, les côtes de Grèce, Malte, Messine, Naples, Civita-Vecchia, Livourne, Gènes et Marseille. — Attrayant itinéraire qui promettait d'inaugurer de la façon la plus agréable la vie nouvelle

qu'Iskenderieh et Saint-Flour se proposaient. — Un bateau était en partance pour la Palestine; ils y prirent passage en toute hâte, sans avoir prévenu qui que ce fût, mais non sans s'être munis de valeurs importantes et des pièces nécessaires à la vente projetée. Malheureusement, Hanna Effendi, qui ne s'était jamais fait un scrupule d'écouter aux portes, avait entendu le discours de Saint-Flour; et les deux fugitifs ne furent pas peu surpris, au moment où le bateau quittait les passes d'Alexandrie, de le voir sortir d'une cabine et venir les saluer en souriant.

La nuit, la mer fut grosse, le ciel couvert; aucun des passagers ne dut demeurer sur le pont; cependant on raconte que Saint-Flour, à la suite d'une vive altercation avec le père d'Iskenderieh, y monta seul et que pris d'un transport au cerveau, il se précipita dans les flots. Au dire de quelques matelots, il ne serait pas monté seul sur le pont, — mais Hanna Effendi

soutint énergiquement le contraire; toujours est-il que ce fut celui-ci qui le premier s'aperçut de sa disparition et qu'il appela du secours — juste au moment où il n'était plus possible de repêcher le malheureux.

Ainsi finit Saint-Flour. — Ishenderieh le pleura amèrement, dit-on, de Jaffa à Damas, où elle arriva en juillet 1860, deux jours avant les terribles massacres des chrétiens; car son père, en la ressaisissant sous sa coupe, profita de son abattement, pour exploiter à son propre avantage la combinaison, qui un instant avait failli lui enlever sa proie, et jugea qu'il pourrait être agréable, après avoir terminé avec le Prince, de suivre l'itinéraire tracé.

Quant au chien de l'infortuné Saint-Flour, il attend encore le retour de son maître. Dans la précipitation de l'embarquement, il a été oublié au milieu de la foule de bateliers et d'âniers qui envahissent constamment le port. Le pauvre chien s'est jeté à la nage en aboyant, mais la mer était mauvaise et il n'est parvenu à se faire entendre qu'au moment où le paquebot se mettait en marche. Saint-Flour l'aperçut se débattant, désespéré, contre les vagues écumantes que les roues de l'hélice refoulaient vers lui ; et il ne put

que jeter quelques pièces d'or au patron de l'embarcation qui l'avait amené à bord, en lui recommandant de lui expédier son chien à Jaffa par le prochain bateau. Le batelier parvint à se saisir de l'animal et de retour sur le port, redevenant musulman, lui lança avec mépris un vigoureux coup de pied et le chassa à coups de rame du côté de la rue Franque.

J'ai vu souvent ce chien, lors de mon premier séjour à Alexandrie; il rôdait tous les jours, au coucher du soleil, sur la grande place des Consulats, où les étrangers ont coutume de faire la promenade avant le repas du soir; tout le monde le connaissait et on l'avait surnommé : *Parisien*. C'était un chien, ni beau ni laid, à poil ras, noir et luisant, étant marqué sur les sourcils de deux taches de feu qui rehaussaient ses grands yeux tristes et ternes, et ayant le bout de ses quatre pattes d'une blancheur irréprochable; ce qui lui donnait un certain air de bonne maison;

il allait la queue basse, le museau rasant le sol, comme ayant perdu la piste. Chaque fois qu'il arrivait un bateau venant de France, on le voyait redresser les oreilles, se hasarder jusqu'au milieu de la rue Franque et flairer, les uns après les autres, les nouveaux débarqués. Il n'avait plus adopté aucun maître; néanmoins, n'osant se risquer à chercher sa nourriture dans les immondices des quartiers arabes, où les chiens de bazar l'eussent traité comme un intrus et infailliblement pilé ou dévoré, il suivait exclusivement chaque soir un des voyageurs ou des résidants français qui, à tour de rôle, lui donnaient à souper et un gîte pour la nuit.

Parisien me fit une fois l'honneur de me choisir pour son hôte; et c'est à son sujet, — tandis qu'il digérait paisiblement près de moi, sous un palmier du jardin de l'hôtel Abat, par une de ces soirées tièdes et claires qui reposent si voluptueusement de la chaleur du jour, — que le numismate

dont je crois avoir déjà parlé, me donna, tout en comptant et recomptant ses vieilles médailles au fond de la grande poche de son gilet, les quelques notes qui m'ont servi à écrire la première partie de la vie d'Iskenderieh qu'on vient de lire.

DEUXIÈME PARTIE

Hanna Effendi ne vint pas à Damas uniquement pour faire son *kief* dans les jardins odorants de la Cité sainte sur laquelle, selon Mahomet, les anges de Dieu ont étendu leurs ailes et que les géographes musulmans ont surnommée : collier de la beauté ; plumage des paons du paradis ; irem aux minarets innombrables. Il n'y vint pas non plus pour y jouir jalousement de la vie dans un de ces mystérieux et féériques palais, sombres et sales au dehors, étincelants de toutes les merveilles au dedans ; ni pour y faire ses

génuflexions à l'antique mosquée des Om-
miades; ni pour y saluer l'émir Abd-el-
Kader; encore moins pour y être agréable
à Iskenderieh et lui tresser des couronnes
de roses. — Un motif plus sérieux à son
point de vue l'avait guidé : il savait que
le bras fanatique de l'Islam était à la veille
de consommer encore, au nom d'Allah,
le meurtre, le pillage, le viol et l'incendie
dans le Harat-el-Nassara, le quartier le
plus propre et le plus riche de Damas, où
les phalanges civilisatrices du christia-
nisme prospéraient alors et essayaient de
se relier à nos travailleurs et artistes
d'Europe, par les fils d'or et de soie de
leurs brillantes étoffes, par leurs arts, leur
instruction, leur science, leurs élégantes
manières et leur négoce universel. — En
passant près de Ramlé, entre Jérusalem et
Jaffa, Hanna Effendi avait fait la ren-
contre d'un bachi-bozouk, émissaire
d'Akmed-Pacha, sérasquier des armées de
l'Arabistan et gouverneur civil de Damas;

lequel fut exécuté deux mois plus tard. Et ce bachi-bozouk lui avait dit :

— Effendi, Effendi ! Par Allah, il se prépare des choses étonnantes. Le sultan Abdul-Medjid est un traître efféminé par les joies du harem ; sa main est trop débile pour tenir le sandjak-cherif (drapeau du Prophète) ; il déshonore le Croissant en l'alliant aux aigles des giaours ; nos ulémas ont déclaré que le hat-houmayoun est contraire à la lettre et à l'esprit du Coran. C'est une honte pour l'islamisme que des Nazaréens infidèles vivent sans payer le karache (capitation) et s'enrichissent dans nos cités saintes. Mais les vrais croyants connaissent les devoirs que leur impose le Livre. Akmed-Pacha et Abdallah-Hallebi se sont concertés avec les cheiks, les ulémas et les imans de Damas, pour que la protestation soit éclatante ; le conseil a été tenu dans une chambre du séräi et le lendemain on a distribué aux musulmans de la ville des fusils tout neufs

et des kandjars bien affilés. Effendi, Effendi ! Par Allah, il se prépare des choses étonnantes....

Or, cet avertissement était précieux pour Hanna Effendi, car il avait engagé de gros capitaux à Damas, comme commanditaire inavoué du juif Jacob Thaouil, sur la probité duquel il ne comptait qu'à demi ; aussi dans un moment de crise comme celui qu'on attendait, n'était-il pas fâché de contrôler ses spéculations et de jeter un coup d'œil sur sa comptabilité.

La conspiration musulmane était des mieux ourdies ; l'esprit de l'islamisme allait de nouveau, grâce à la politique à double face qu'a trop longtemps suivie la Turquie, jeter un défi à la civilisation européenne ; le jour et l'heure de l'extermination des chrétiens étaient fixés, et déjà les Druses en avaient donné le sinistre signal en mettant à feu et à sang une partie du Liban. Le juif Thaouil s'était acquis la protection des

officiers turcs, en leur prêtant de fortes sommes d'argent, et il était entendu que les pillards s'adresseraient à lui pour troquer les objets précieux qu'on trouverait dans les maisons chrétiennes ; c'était donc une opération superbe, car les soldats d'Abdul-Medjid, affamés par un arriéré de la solde remontant à deux années, se promettaient bombance après le carnage et vendraient à vil prix des bijoux dont ils ignoraient du reste la valeur et que dans la prévision d'un revirement politique, l'on aurait soin de convertir aussitôt en lingots ; de plus, Thaouil avait trouvé piquant d'emprunter à plusieurs négociants chrétiens l'argent qu'il prêtait aux musulmans pour les massacrer et son passif allait ainsi se trouver naturellement soldé.

Hanna Effendi n'avait-il donc pas songé à cet horrible moyen d'éteindre une dette, et n'était-ce que pour obéir à son caractère caméléonien qu'il alla installer Iskende-

rieh chez Francis Moussabeki, riche négociant maronite et délégué du Patriar-
che pour les affaires civiles ; ou bien
ignorait-il que ce Moussabeki avait prêté
peu de jours auparavant 800,000 piastres
à Abdallah-Hallebi, par l'entremise du
juif Thaouil ?

Le fait est que le 9 juillet, de grand
matin, Hanna Effendi sortit de chez son
hôte pendant que tout le monde dormait
encore dans la maison, et se dirigea, en se
dandinant, avec son air habituel d'insou-
ciance, vers la demeure de son associé,
afin de le surveiller de plus près ; car il
pouvait craindre qu'une fois les bénéfices
réalisés, il ne chargeât la caisse sociale
sur un chameau et n'allât, sans lui en faire
part, s'embarquer à Beyrouth pour la
Chine ou pour quelque autre lieu.

Quelques instants après sa sortie, un
enfant déguenillé et laid vint en sifflant
dessiner une croix au charbon sur la porte
du vénérable Moussabeki ; — et les conspi-

rateurs avaient convenu de ce signe pour désigner les maisons chrétiennes aux égorgeurs.

II

C'est à midi, à l'heure où les muezzins appelaient du haut des minarets les vrais croyants à la prière, que les massacres commencèrent. Tout ce que le fanatisme, l'ignorance, la sauvagerie, la bestialité peuvent conseiller fut consommé dans le Harat-el-Nassara. Ce travail d'extermination dura cinq jours. Onze églises, trois couvents, trois mille huit cents maisons furent pillés, saccagés, brûlés. Le meurtre, le vol et l'incendie passèrent comme une trombe sur le quartier chrétien. Il n'y eut pas de combat ; ce fut une tuerie hi-

deuse. On tua dans les maisons, on tua dans la rue, on tua dans les églises, aucun lieu ne fut respecté, pas même les consulats européens, à l'exception de celui d'Angleterre. Pourquoi cette exception ? Je l'ignore. — Il y avait du feu et du sang partout. Partout on entendait les craquements sourds des maisons qui s'écroulaient au milieu des pétilllements de la flamme, des cris de fureur, des sanglots et des gémissements. On égorgeait les vieillards inoffensifs, on coupait en deux les enfants avec des haches, on éventrait les femmes enceintes, on outrageait les vierges sur les cadavres sanglants de leurs frères. — J'ai vu plus tard à Beyrouth un millier de ces malheureuses, sans abri, mourant de faim et maudissant les pères des bâtards qu'elles allaient mettre au monde.

Les musulmans de la Cité poursuivaient le rêve insensé d'éteindre le christianisme par l'extinction de la race chrétienne. Ils

avaient envahi le Harat-el-Nassara sur tous les points à la fois et procédaient avec ordre, stratégiquement; ils allaient par escouades, soutenus par les soldats du Sultan qui marchaient en tête et excités au carnage par des prostituées qui fermaient ces hideux cortéges. Une de ces bandes arriva devant la maison de Francis Moussabeki. La porte fut enfoncée à coups de crosse et les assassins pénétrèrent en poussant leurs hurlements de mort jusqu'à l'entrée du divan.

Le vénérable maronite, entouré de sa famille, était en prières. — Iskenderieh se trouvait là, agenouillée; elle avait entendu son père supputer les bénéfices qu'il pourrait tirer de ces événements, et pleine de terreur, machinalement, elle priait, elle aussi. — Moussabeki pensait n'avoir pas à redouter les musulmans de Damas, pour qui il avait si souvent ouvert sa bourse; — il se leva et alla droit au-devant des assaillants.

— Abjure ; et il ne te sera rien fait ; — lui dit un officier turc.

— Va dire à Abdallah-Hallebi, — répondit le maronite, — qu'il peut garder mon argent. Quant à moi, je garde ma foi.

Et il tomba martyr sous le yatagan du Turc.

Après avoir pillé l'habitation de fond en comble, on y mit le feu. Iskenderieh, en voulant fuir, était tombée évanouie au bas d'un escalier, dans une mare de sang ; on marchait sur elle sans y prendre garde. Un Arnaut qui n'avait encore rien trouvé à prendre, vit, en lui enlevant ses bijoux, qu'elle n'était pas morte ; il fut aussi frappé de sa rare beauté, et dans l'espoir d'en tirer un bon prix au harem de Stamboul, il la sangla sur son cheval et sortit de la ville à toute bride.

Tandis que tout cela se passait, Hanna Effendi vérifiait froidement les bordereaux du juif Thaouil. Un des sicaires d'Abdallah-Hallebi vint lui rendre compte

du drame qui venait d'avoir lieu chez Moussabeki.

— Vous avez été trop loin ! — s'écriait-il. — Et la femme qui se trouvait auprès de lui, qu'en a-t-on fait ?

Et sans attendre de réponse, il se précipita dehors. Au même instant, l'Arnaute passa devant lui au galop. Il vit Iskenderieh ployée en deux sur la selle et ballottant, sans connaissance, contre les flancs du cheval. Son premier mouvement fut de courir après elle ; mais il avait à peine fait dix pas, qu'une pensée horrible traversa son esprit ; il s'arrêta soudain, et l'œil fauve, le visage contracté, il la regarda, en se rongant les ongles, s'éloigner et disparaître au tournant de la rue. — Il ouvrit alors un petit carnet brodé de soie rouge, y constata la présence d'un certain parchemin et le referma soigneusement en souriant. Ce parchemin était une délégation d'un million de francs que le Prince égyptien avait

donnée à Iskenderieh pour le rachat de son palais d'Alexandrie. — La délégation était nominative, il est vrai, mais il devenait facile à Hanna de faire croire à la mort de sa fille et en conséquence, il était naturellement son héritier. De plus, lorsque l'Europe, comme il s'y attendait, réclamerait contre les attentats de Damas, la perte d'Iskenderieh serait pour lui la meilleure justification.

La journée était donc bonne pour Hanna Effendi; aussi, reprit-il facilement son impassibilité ordinaire, en rentrant chez le juif Thaouil pour y suivre le cours de ses opérations financières.

III

Vers le milieu de la nuit, Iskenderieh rouvrit un instant les yeux, mais ne put dire une parole ; une rosée glaciale engourdisait tous ses membres. A la clarté blafarde de la lune, elle reconnut, comme à travers un rêve, la plaine incultivée de la Békaa qu'elle avait traversée peu de jours auparavant ; à quelques pas, un Arnaute râlait ; un autre homme qu'elle ne connaissait pas était près d'elle ; cet homme l'enveloppa avec soin dans son burnous et tenant les rênes et son sabre nu d'une main, il la maintenait en croupe de l'autre ; elle

le regarda fixement, s'appuya la tête contre sa poitrine, puis il lui sembla entendre le bruit régulier du galop d'un cheval, elle sentit un moment qu'elle fendait l'espace et perdit de nouveau l'usage de ses sens.

Quand elle revint à elle, elle était étendue sur une natte, à l'ombre, sous un tendelet, près d'une haie de nopals. Le soleil se levait derrière la chaîne du Liban, et à travers les vapeurs du matin, éclairait en demi-teintes variées les gigantesques montagnes du Kasrouan, ici arides et calcinées, là couvertes de verdure, de fleurs, de mûriers et d'orangers. C'était l'heure où les oiseaux se réveillent et leur gazouillement se mêlait au murmure du Narh-el-Kelb, qui se jette à quelques pas de là dans la mer. Tout était calme autour d'elle; la campagne était parée; la guerre n'avait pas passé par ce beau pays, grâce à l'énergie du héros maronite, Youssef Karam. Les scènes horribles de

Damas lui revinrent à l'esprit comme un cauchemar et elle se crut transportée soudain dans un pays enchanté. Elle resta longtemps en contemplation et comme fascinée par le grandiose des paysages qui l'entouraient. — Quel imposant tableau, en effet, qu'un lever de soleil dans le Kasrouan ! Qu'elles sont riches de ton, jetées pêle-mêle, heurtées et taillées à la façon hardie du sublime, ces montagnes portant à leur sommet des monastères ou des églises, autour desquelles se groupent çà et là des habitations à terrasse, semblables à de grands cubes de pierre posés dans des bouquets d'arbres ! Qu'ils sont réjouissants ces coteaux en espaliers couverts des vignes qui fournissent le *vin d'or* ! Quels aspects pittoresques offre cette Méditerranée qui déroule à perte de vue son tapis azuré : Beyrouth, avec les ruines de la tour Fakr-eddin qui s'avancent dans la mer ; et Kaïfa que domine le mont Carmel ; et Jaffa avec ses dômes éblouis-

sants ; et les côtes, couleur de pourpre, de la Terre-Sainte !...

Iskenderieh, ravie, regardait et écoutait. Il lui semblait qu'elle avait été morte et qu'elle reprenait une nouvelle vie dans une autre sphère. L'air lui apportait par bouffées les plus suaves senteurs et l'on entendait par intervalles le son argentin des cloches sonnant les Matines, mêlé à celui des clochettes des troupeaux. Des essaims d'abeilles s'échappaient des buissons de roses ; des volées d'oiseaux multicolores s'ébattaient autour des feuillages verts ; et les papillons, fleurs détachées de leur tige, donnaient le baiser matinal à leurs sœurs captives. La nature venait de quitter le froid manteau de la nuit pour se parer de son éclatante tunique de fête, et toutes ses voix harmonieuses célébraient, par un hymne immense, le retour du soleil.

La haie de nopals où se trouvait Iskenderieh, formait un petit enclos dépendant

d'une misérable baraque que les indigènes désignent par le nom pompeux de *café du Narh-el-Kelb*. Quelques archéologues prétendent aussi que le Narh-el-Kelb (rivière du Chien), qui ne serait autre que le fleuve Lycus, entre Biblos et Sidon, a été ainsi nommé à cause de l'analogie ou de la ressemblance qu'il y aurait entre un chien et le loup qui se trouvait représenté sur le pont que les Romains ont construit en cet endroit; — le fait n'est guère facile à constater aujourd'hui, car l'on assure que comme cette statue était creuse et rendait par certains vents des sons semblables à des hurlements, les Arabes la crurent enchantée et la jetèrent dans la mer.

Iskenderieh vit à quelques pas d'elle un cheval tout pantelant et éparpillant à belles dents un monceau de fourrage, à côté d'un jeune homme armé qui, accroupi, les jambes croisées à l'arabe, sur une large banquette de bois, la regardait

avec sollicitude, en fumant une cigarette de *djebbel*.

C'était le même homme qu'elle croyait avoir vu en rêve dans la plaine de la Békaa.

— Qui êtes-vous ? — lui demanda-t-elle timidement.

— Je suis Antoun, — répondit-il d'un ton plein de naïveté. — N'ayez nulle crainte ; j'appartiens à la nation maronite. Avant la guerre, j'apprenais à lire dans nos poètes aux petits enfants, et je faisais des vers pour mon compte à mes temps perdus ; à présent, je suis soldat.

Et il lui raconta comme quoi, étant allé à Damas pour les affaires de son pays, il était parvenu à se soustraire aux assassins et comment dans sa fuite, ayant été rejoint par un Arnaut qui enlevait une jeune fille, il avait nécessairement tué le ravisseur.

Après avoir fait prendre quelque nourriture à sa protégée, il rebrida son che-

val, la fit monter dessus et suivit à pied.

Ils marchèrent le long de la mer, dans le sable moelleux de la plage; les vagues venaient baigner les pieds du cheval; une fraîche brise atténuait les ardeurs du soleil. Antoun chantait et Iskenderieh rêvait en écoutant cette chanson d'Antoun :

O Massoudah, pourquoi t'en aller vers Damas ?
Regarde, ô Massoudah, mon âme suit tes pas.

Tes traits ont la douceur de l'aurore; la rose
Nait, au désert, partout où ton pied nu se pose;
Ton souffle a les parfums de l'oranger en fleur.

Ote le voile brun qui couvre ton visage,
Sois la lune écartant, pour l'humble voyageur,
Son voile de nuage.

Massoudah entendit en allant vers Damas,
La voix qui l'appelait, et son cœur dit tout bas :

Il monte une jument du Nedj, celui que j'aime;
Ses armes au soleil brillent comme une gemme;
Il est brave et plus beau qu'un schérif de Djiddah.

Que lui dire ? — J'ai vu passer une gazelle...
S'il la rencontre aussi, qu'il se tourne vers elle
Et pense à Massoudah.

Iskenderieh interrompit tout à coup Antoun et lui dit, en écartant à demi son voile :

— Mais où donc me conduisez-vous ?

— A Djouny ; chez ma mère ; — répondit-il avec simplicité.

IV

Antoun était un joli garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans; il avait la ligne correcte, sévère et fine qui caractérise les familles sémitiques: le visage allongé, le front large, peu élevé, avec une légère protubérance arrondie au sommet, le nez aquilin, la bouche naïve, le menton un peu fuyant et à fossette; les yeux enfoncés, mais grands et vifs. Sa longue et élégante moustache blonde contrastait avec la douceur de ses traits et donnait à sa physionomie un air moitié militaire, moitié ecclésiastique. Il était de taille

moyenne, mais élancée; ses membres, quoique bien proportionnés, étaient délicats, presque grêles, ses mains surtout avaient une distinction féminine, mais on sentait à sa démarche hardie et souple que l'énergie suppléait au volume des muscles. Il portait avec aisance le gracieux costume syrien qui, par sa coupe, ressemble un peu à celui de nos zouaves : large pantalon brun foncé, fermé au-dessous du genou et retombant jusqu'à mi-jambe; veste de même étoffe et de même couleur, à manches étroites, à petit collet droit, et richement garnie d'arabesques brodées en soie; gilet droit en soie rayée de Damas, boutonné jusqu'au col de la chemise, et à moitié caché par le bas par une volumineuse ceinture de cachemire; il était chaussé de babouches rouges et coiffé d'un large tarbouch à gland bleu, autour duquel un foulard noir était noué en turban. Deux énormes pistolets garnissaient sa ceinture; un sabre recourbé, à poignée

cruciale, ballottait à son côté et il portait en bandoulière un long fusil persan dont la crosse était ornée d'incrustations en nacre.

Antoun appartient à une des plus anciennes familles libanaises, qui fait remonter son origine au cinquième siècle, lorsque Jean Maroun vint prêcher sa doctrine dans le Liban, et dont l'arbre généalogique mentionne un prince maronite, Ibrahim, qui, sous l'empereur Justinien, battit dans les plaines de Koura, en deçà de Tripoli, les armées de deux généraux grecs, Marcianus et Mauricien, lesquels perdirent la vie dans cette affaire. Mais lorsque les Métualis envahirent le Kasronan, les ancêtres d'Antoun qui représentaient la véritable et première noblesse maronite, furent persécutés, contraints de se cacher dans les cavernes que les indigènes nous montrent encore, et en passant successivement de la domination des Musulmans à celles des Druses,

s'appliquèrent, pour sauver leur tête, à faire oublier leur origine princière et rentrèrent ainsi dans le peuple. De sorte qu'Antoun est pauvre et ignoré dans la foule aujourd'hui ; mais le sang de ses aïeux a fusé jusqu'à lui et l'on voit dans toute sa personne physique et morale cette empreinte aristocratique qui ne s'efface jamais entièrement. Son père fut tué lors du bombardement anglais, en 1840, et ne lui laissa aucun héritage ; les Pères Jésuites du collège de Ghasir, frappés de sa précoce intelligence et touchés surtout du dénûment de sa mère, se chargèrent de l'élever et lui donnèrent une instruction qui le mit à même de se faire une position indépendante. Il en savait assez à dix-huit ans, comme la plupart de ses condisciples, pour aspirer à entrer dans les ordres, ou aller tenter la fortune dans quelque administration ou maison de commerce à Beyrouth ou en Egypte, mais ses goûts simples et sa nature contemplative

le retinrent dans ses montagnes qu'il ne cessait d'admirer et au milieu de ses compatriotes qu'il aimait. C'était un cœur naïf, une âme pure, une conscience droite, que le cœur, l'âme et la conscience d'Antoun. Sa première ambition fut de ramener par son travail un peu de bien-être dans sa famille; il y parvint et maria avantageusement l'aînée de ses deux sœurs à un négociant de Beyrouth. Quant à lui, jeune, ardent, mais religieux, il sut grandir l'amour qu'il avait pour sa mère de toutes les aspirations vers l'idéal qui débordaient de sa poétique imagination et de son instinctif besoin d'aimer; et son grand-père, le vieux Boutros, patriarche de quatre-vingts ans, qui fut autrefois général d'Ibrahim-Pacha, le maintint, par l'exemple de sa longue carrière, dans le respect de la vie, jusqu'au jour où, voyant de nouveau sa patrie en feu, il l'arma lui-même de ses propres armes et lui ordonna d'aller mourir pour ses frères et son Dieu.

Antoun habitait une assez grande maison à terrasse, à fenêtres et portes ogivales, construite en pierre, sur une petite colline à deux cents pas de la mer. De chaque côté d'une plate-forme, devant l'entrée principale, s'élevaient deux cèdres séculaires dont les branches entrelacées formaient comme un portique de feuillage et attestaient l'antiquité de la demeure.

C'est près de ces deux cèdres qu'Isken-derieh mit pied à terre, et que la vieille mère et la candide sœur d'Antoun vinrent lui donner le baiser de l'hospitalité.

En entrant dans ce rustique intérieur, où tout indiquait des mœurs austères et honnêtes, Iskenderieh jeta malgré elle un regard sur son passé et sentit la rougeur lui monter au front : — tache sanglante de la honte qui vient stigmatiser les êtres avilis en présence des gens de bien. Antoun s'en aperçut et l'attribua à la fatigue et à la modestie naturelle aux filles de son âge. Elle refoula promptement du reste ce vestige de pudeur au fond de son cœur sceptique et se recomposa son visage banalement souriant.

Ses hôtes l'accueillirent comme une enfant de la maison ; on lui donna la chambre restée vide depuis le mariage de la sœur aînée, et Antoun y étendit son plus riche tapis, au pied d'une statuette coloriée représentant une *Mater dolorosa*, nichée dans la muraille. Elle s'y agenouilla machinalement et s'y endormit. Vers dix heures du matin, elle fut réveillée par le carillon des cloches et elle sortit avec toute la famille pour aller entendre la messe à la charmante église qui se trouve sur la colline voisine.

Le ciel était clair, l'atmosphère douce et embaumée ; on gravit la colline dans un silence respectueux et recueilli ; le vieux Boutros s'appuyait sur l'épaule d'Antoun ; la mère sur le bras de sa fille ; et Iskenderieh, toute pensive, tournait fréquemment les yeux vers Antoun, — et le trouvait beau.

Il y avait longtemps qu'Iskenderieh n'était entrée dans une église. En arrivant

sous le portique, son cœur se serra et elle se sentit tout embarrassée. Antoun s'approcha d'elle et lui présenta l'eau bénite.

C'est chose vraiment édifiante, par l'air convaincu des officiants et la ferveur réelle des fidèles, qu'une cérémonie religieuse chez les Maronites. Leur rite diffère peu de celui de Rome. Les églises sont ordinairement dallées; les murailles de la nef sont nues, blanchies à la chaux, mais l'autel est le plus souvent surchargé d'ornements avec une profusion criarde qui rappelle les églises d'Espagne. Il ne s'y trouve ni bancs, ni chaises; les hommes se tiennent debout, la tête couverte, excepté au moment de l'Élévation. Les femmes sont séparées des hommes par un grillage; elles demeurent agenouillées tout le temps de l'office et rien n'est plus poignant que de les entendre se frapper fréquemment la poitrine en priant.

Iskenderieh ne se frappa pas la poitrine, ni ne pria, mais elle se vit contrainte de

rester à genoux par terre comme les autres pendant une heure; son âme se remplit de vagues inquiétudes quand elle vit le vieux Boutros, vétéran à longue barbe grise et couvert de cicatrices, aller gravement avec sa petite fille, blanche vierge, prendre place à la Sainte Table. Et puis, la pierre lui paraissait bien dure; elle avait les chairs meurtries, elle souffrait dans tous ses membres et peu à peu la douleur physique éveillant la douleur morale, elle se prit à pleurer.

A la sortie de l'église, des enfants vinrent lui offrir des roses; des jeunes filles l'entourèrent, en chantant un cantique pour remercier Dieu de l'avoir fait échapper aux massacres, et des vieillards lui présentèrent des jointées de grains grillés, en commémoration des agapes des premiers chrétiens. Elle était toute confuse de se voir l'objet de tant d'honneurs et ne savait que répondre, lorsqu'Antoun vint à elle et lui dit :

— J'ai vu que vous n'aviez pas de chapelet; voulez-vous accepter le mien?

Elle prit le chapelet d'une main tremblante et sans regarder Antoun, mais sentant qu'il suivait ses mouvements, elle le porta à ses lèvres, s'en servit pour faire le signe de la croix et le cacha dans son corsage.

Et en retournant au logis, ce fut Antoun qui à son tour marcha tout pensif, les yeux fixés sur Iskenderieh.

La journée s'écoula dans les joies paisibles et patriarcales de l'hospitalité arabe. Il y eut surcroît à la table frugale de cette pauvre famille; on mangea un fort bon pilau de riz, du mouton à la brochette et à la sauce d'abricot, des dattes, des olives, des oranges, de la volaille, des fleurs en salade, des confitures de rose, des bonbons miellés de Stamboul, et l'on but du vin d'or du Liban, force sorbets et tasses de café. Au lieu des psaumes, chantés d'une voix nasillarde, qui clôturent ordinaire-

ment tout gala chez les Maronites, on s'apitoya sur les récents désastres des chrétiens en Syrie, tout en spéculant sur l'appui qu'ils pouvaient attendre de la France, leur protectrice naturelle; — mais on n'oublia pas de humer la froide et savoureuse fumée du narghileh, avec cette apparence de calme et d'insouciance qui n'est au fond, dans le caractère des Orientaux, que l'effet d'une résignation raisonnée ou d'un stoïcisme exigé qu'entretiennent les institutions précaires qui les régissent.

VI

Durant toute la nuit, la première qu'Iskenderieh et Antoun, — ces deux êtres si naturellement éloignés l'un de l'autre et si fatalement rapprochés, — passèrent sous le même toit, les appréhensions indéfinies, les illusions extravagantes et les terreurs irraisonnées qui précèdent les événements marquants dans la vie, les assaillirent tous les deux, au point que le lendemain, longtemps après le lever du soleil, ils n'avaient pas encore songé à prendre un instant de repos.

Iskenderieh, seule enfin dans sa cham-

bre, s'était affaissée sur elle-même et la tête cachée dans ses mains, écoutait une voix impérieuse qui lui criait au fond de l'âme :

— Est-ce bien toi, fille de bandit, qui viens t'asseoir à la table de ces honnêtes gens ? Est-ce bien toi, sacrilège, qui viens mentir et cafarder devant ces chrétiens sincères ? Oseras-tu donc, courtisane éhontée, dormir derrière ces rideaux blancs, encore tout imprégnés du souffle de la pudique jeune fille qui n'a quitté cette couche que pour celle de l'époux ? — Et pourquoi pas ? — Tu hésites... Il y a donc encore quelque chose de sacré pour toi, pauvre Iskenderieh ! Pourquoi ne dis-tu pas qui tu es et ce que tu es ? N'as-tu pas depuis longtemps jeté le masque devant toute une cité ? pourquoi n'en fais-tu pas autant devant ces paysans ? De qui donc redoutes-tu l'opinion ici ?.... Antoun ?... Mais tu ne l'aimes pas ; on n'aime pas deux fois dans sa vie ; tu as

aimé le Prince autant qu'une femme peut aimer, tu lui as donné tout ce qu'il y avait de bon en toi, et cet amour t'a conduite, t'a précipitée où te voilà ! D'ailleurs, Antoun se soucie peu de toi, et il a raison. S'il t'a sauvé la vie, ce n'a été que pour la gloire d'enlever une victime à un ennemi de sa religion : il n'avait même pas vu ton visage ; et l'eût-il vu, il est d'une nature assez supérieure pour ne pas se laisser prendre à pareil appât. Le sentiment que tu sens naître en toi pour cet homme ne doit être tout au plus qu'un sentiment de reconnaissance et tu ne peux même ambitionner que cette reconnaissance amène un jour entre toi et lui une franche amitié comme celle qui te liait au tolérant Saint-Flour, car Antoun se tient dans des régions élevées où les âmes parlent un langage que tu as désappris et s'unissent par des affinités auxquelles tes débauches t'ont enlevé à tout jamais le droit de prétendre. Cependant, d'où vient

que tu as tressailli en l'entendant chanter sur la route ces vers à Massoudah ? tu en as entendu bien d'autres ; pourquoi ceux-ci se sont-ils fixés dans ta mémoire ? D'où vient que ce matin, ta main tremblait si fort en faisant le signe de la croix avec le chapelet qu'il t'a donné et pourquoi l'as-tu instinctivement porté à tes lèvres et caché sur ton sein comme un gage ?... Gage de quoi ? Impressionnée par la grandeur touchante des offices divins, voulais-tu donc unir ton âme à la sienne par une même foi religieuse ? ou bien, frappée simplement de la beauté physique de cet homme, te laisserais-tu aller à ce besoin de l'inconnu qu'entretiennent en toi tes sens inassouvis ? Peut-être ton émotion a-t-elle ces deux causes ? Mais alors, c'est un rêve insensé. Qu'importe ! Rêve, malheureuse Iskenderieh, rêve, pauvre fille perdue, rêve, puisque tu n'as plus de place permise dans la vie réelle. Rêve, pendant que la nuit s'écoule ; rêve, pendant qu'un

nouveau soleil se lève. Il y a vingt-quatre heures qu'Antoun chantait près de toi, sur le bord de la mer ; il chante encore ; écoute sa voix magique ; elle s'exhale de ton cœur :

. J'ai vu passer une gazelle.....

S'il la rencontre aussi, qu'il se tourne vers elle
Et pense à Massoudah.

.
.

— Anges gardiens du foyer paisible, — disait Antoun, en se promenant à grands pas sous la fenêtre d'Iskenderieh, — étendez vos ailes sur moi, car voilà encore les feux follets qui voltigent dans ma cervelle. Que fais-je ici ? Tout le monde repose à cette heure, excepté moi et notre hôte qui n'a pas encore éteint sa lampe ; — que fait-elle donc ? elle prie peut-être... Mais moi, pourquoi suis-je là, à regarder filer les étoiles et à absorber toute ma pensée dans la bande de clarté que cette lampe solitaire projette sur mes vieux cè-

dres ? O imagination ! Ne faut-il pas être insensé pour supposer que cette bande lumineuse est un nouveau rayon d'amour qui descend du ciel sur ma maison et que la venue de cette étrangère peut avoir une influence sur ma destinée ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que l'amour ? Question oiseuse que tous les sphinx de la psychologie, de la science, de la poésie ont posée à l'humanité et à laquelle aucun Œdipe n'a répondu ! Est-ce le baiser d'Apollon à Vénus Astarté, le mariage de la Poésie à l'Art ? Sont-ce les soupirs lamentables de deux âmes sœurs que le dieu de l'Olympe a séparées ? Est-ce la Passion de deux créatures condamnées à passer de Gethsémani au Golgotha pour se réunir, sous l'œil de Dieu, dans une unité trinitaire : la famille ? Est-ce le souvenir des purs enivremens du paradis perdu, la soif insatiable de l'ivresse de l'enfer, la prévision des joies éternelles d'un autre monde, ou une fiction brillante qui se joue

fatalement des jeunes imaginations ? Est-ce la conscience de l'imperfection de l'homme espérant se compléter par la femme ; le besoin instinctif de tout ce qui n'est pas soi-même ; l'ascension de l'âme vers le beau, le sublime, l'idéal, l'absolu ? ou n'est-ce tout simplement que le serpent coupé par moitié qui se cherche lui-même ?

Et me voilà, moi aussi, rustique habitant des montagnes, cherchant, comme les savants des grandes villes, à définir cette fièvre ardente et suprême qui me fait battre les tempes et le cœur. A quoi bon ? Qu'en aurai-je de plus après ? Les félicités de l'âme ne sont qu'à la condition qu'on ne les analysera pas. Cette femme est belle et j'ai le culte de la beauté ; elle est spirituelle et je recherche l'esprit ; elle doit être bonne et j'aime la bonté ; donc je suis sur le point d'aimer cette femme, sans pouvoir me rendre bien compte de cet amour. Je ne le lui dirai sans doute jamais et cela ne peut avoir nulle conséquence.

Quelle distance nous sépare : Elle vient, dit-elle, des portes brillantes de la civilisation ; et je ne suis qu'un pauvre paysan grossier, enchaîné à la glèbe. Elle ne peut descendre jusqu'à moi, car sa marche est ascendante vers l'indépendance ; pourrai-je monter jusqu'à elle, sans perdre les rudes et primitives vertus de ma nation ? Tout cela n'est que rêve d'amoureux, je le sens bien ; dans huit jours peut-être cette femme retournera vers les siens et elle aura passé dans ma vie comme un météore dans l'ombre ; ou bien ce sera moi qui tomberai sous la balle du Turc ou du Druse, et tout sera dit.... Mais, quoiqu'il arrive, laissez-moi me livrer un instant, laissez-moi me livrer à vous, ô mes chères illusions, ô fleurs sans cesse renaissantes de l'âme, ô printemps éternel de l'éternelle jeunesse des poètes !

VII

Cependant, tout l'Occident avait tressailli à la nouvelle du massacre des chrétiens de la Syrie ; la diplomatie européenne s'était empressée de nommer des commissaires extraordinaires pour liquider cette première banqueroute du hat-houmayoun ; la Turquie elle-même avait dû paraître indignée et envoyer le sien ; et pour appuyer leurs délibérations, l'armée française, sous le commandement du général de Beaufort-d'Hautpoul, débarquait à Beyrouth le 16 août 1860, au milieu de l'enthousiasme contenu des Maronites accourus de toutes parts.

Je dis que l'enthousiasme des chrétiens était contenu : c'est une remarque navrante de nos officiers, que ces malheureux étaient encore tellement terrifiés des derniers événements, et peut-être intimidés par la présence du corps musical de l'armée ottomane escortant nos soldats jusqu'à leur campement, qu'ils semblaient comprimer les élans de leur reconnaissance à la vue de leurs libérateurs ; c'est ainsi que le long de la route de Beyrouth à la forêt des Pins, où l'armée dressa ses tentes, des femmes cachées derrière les buissons se montraient à travers les branches, faisaient des signes de croix à la dérobée, en soulevant un coin de leur voile, et par une pantomime expressive, témoignaient toute la joie qui débordait de leur cœur et que leurs lèvres n'osaient laisser éclater devant les soldats tures.

A cette occasion, Antoun dut interrompre l'idylle sentimentale qu'il composait depuis cinq semaines avec Iskenderieh

et accompagner à Beyrouth son chef, Youssef Karam, qui vint saluer le général de Beaufort-d'Hautpoul et se mettre à ses ordres.

Iskenderieh quitta aussi le Liban pour venir s'installer chez la sœur aînée d'Antoun, dont le mari, assez riche négociant maronite, avait su, par son intelligence et son crédit, se concilier l'estime des Européens établis à Beyrouth et créer dans son divan un petit cercle semi-politique qui ne manquait pas d'influence.

La Montagne respira; les routes retrouvèrent la sécurité, et l'espérance revint au cœur des habitants en deuil qui avaient échappé au kandjard des assassins. Pour des raisons politiques que le cadre de cette histoire ne me permet pas d'apprécier, la question de la Syrie ne put se dégager des réseaux des chancelleries et notre armée, qui comptait d'abord marcher sur Damas et poursuivre les Druses dans le Hauran, resta plusieurs mois campée aux Pins,

enterrée dans du sable brûlant jusqu'aux genoux.

Youssef Karam ayant été nommé caïmacan provisoire des chrétiens du Liban, Antoun dut le suivre à Djouny.

Iskenderieh demeura à Beyrouth. Elle n'y était venue pourtant que pour ne pas se séparer d'Antoun, dont le langage simple, poétique et franc faisait chaque jour de plus en plus grandir en elle un sentiment qu'aucun autre ne lui avait révélé; mais il y avait à Beyrouth d'élégants officiers, très-désœuvrés, des touristes désireux d'aventures scandaleuses, des journalistes, spirituels comme de rigueur; on annonçait de grands dîners, des soirées blanches, des fêtes, où les petites intrigues du lieu et les graves combinaisons de la diplomatie allaient se donner assaut; et puis, la monotonie de la vie honnête des paisibles habitants de Djouny l'avait fatiguée et comme ahurie; elle se retrouvait plus elle-même au milieu du bruit, de

l'étourdissement de la ville; elle sentait avec joie qu'elle allait rentrer dans sa sphère; elle s'y laissa retenir par toutes les exigences de ses mauvaises habitudes et ne put résister au désir d'y essayer l'empire de sa beauté et de ses coquetteries.

On ignore, ou du moins on ne s'avoue pas assez l'influence des femmes sur bon nombre d'événements importants de la vie politique; et le plus souvent, de quelles femmes!... — Ce fléau n'est pas le moindre qui soit venu compliquer les embarras de l'Europe dans l'interminable question d'Orient. Quiconque a jeté un coup d'œil dans les coulisses du théâtre politique a pu voir la futilité des motifs qui ont déterminé telle ou telle mesure dont dépendait quelquefois le sort de plusieurs nations. Il est difficile qu'il en soit autrement, et depuis qu'Eve fut créée, bien des hommes d'Etat sont à plaindre; en Orient surtout, où la multiplicité des intérêts de

caste et des petites susceptibilités particulières — à ménager, l'aspect éblouissant du pays, l'atmosphère énervante, les mœurs faciles, le renversement total des habitudes de l'Occident commencent par mettre dans leur esprit, si grave qu'il soit, un certain trouble, une certaine ébriété, et les amènent trop souvent à prendre un caractère qu'ils désavoueraient infailliblement dans leur propre pays. Et puis, là comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, l'on est contraint de compter avec l'opinion publique, et l'on est exposé à prendre pour l'opinion publique les jugements erronés des petits clubs d'intrigants ou les absurdes combinaisons des cercles d'importants, aussi ignorants que vous des moindres intérêts du pays, mais toujours prêts à refaire la carte du monde.

Iskenderieh fut donc pendant quelque temps à Beyrouth ce qu'elle avait été à Alexandrie, une petite puissance occulte. On se répétait ses bons mots, ses épi-

grammes sur tel ou tel, en leur attribuant une portée qu'elles n'avaient pas; c'était à qui pourrait se vanter d'avoir obtenu d'elle un sourire. Les cancans des salons servaient de thèmes aux délibérations sérieuses; les influences de l'ombre menaçaient d'obscurcir les questions les plus claires.

Mais grâce aux instructions venues des cabinets d'Europe et aussi à la valeur personnelle de leurs mandataires, le cotillon ne pouvait prédominer longtemps. La justice humaine, au nom des veuves et des orphelins du Liban et de Damas, réclamait impérieusement satisfaction: on lui donna l'exécution capitale de quelques coupables maladroits ou compromettants; on en exila d'autres à Constantinople, où ils ne furent pas trop maltraités; on ajourna le plus possible le règlement des indemnités dues aux chrétiens; et les commissaires des cinq Puissances s'occupèrent sérieusement de la réorganisation

du gouvernement de la Montagne et de l'élection d'un chef exécutif. Chacun prêcha naturellement pour son saint; les intérêts de l'Angleterre surtout redoutaient l'influence séculaire de la France; et le traité du 30 mars 1856, en obligeant la France, l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Russie à n'agir que collectivement dans les affaires d'Orient, neutralisait toute action efficace, décisive, en laissant une porte ouverte à la discorde sur un terrain si convoité de part et d'autre; mais on vit plus tard comment le toujours aimable Fuad-Pacha, en présence de si grandes complications, prouva qu'il lui était facile, malgré l'opinion de notre bon la Fontaine, de *contenter tout le monde et son père*.

La belle et spirituelle Iskenderieh, après avoir brûlé la dernière fusée de son feu d'artifice, se sentit fatiguée de Beyrouth, comme d'Alexandrie et de Djouny; elle avait eu un instant à ses pieds toute

la population de cette petite ville ; elle avait sondé le fonds des jeunes et des vieux ; elle savait par cœur leurs grandes aspirations et leurs mesquineries rétrogrades ; et elle en était arrivée à bâiller du matin au soir.

Néanmoins, — quoiqu'elle fût ruinée, car elle apprit que son père, profitant de sa disparition, avait touché à Alexandrie le prix du palais du Prince et était parti aussitôt en mission secrète pour le Caucase, d'autres disaient pour la Chine, — elle songea à retourner en Egypte, où la rappelait le souvenir si vivace et si attrayant chez beaucoup de femmes, des premières aventures d'amour.

VIII

Elle ne put cependant se résigner à partir sans revoir Antoun et elle alla faire ses adieux à ses bons hôtes de Djouny.

Toute la Montagne était en émoi : le Patriarche des Maronites, M^{gr} Pierre-Paul Massard, faisait sa tournée pastorale ; toutes les habitations étaient pavoisées, des troupes de jeunes hommes se postaient sur son passage et chantaient des hymnes religieux et patriotiques, car dans ces contrées la religion et la politique ne sont jamais séparées ; d'autres tiraient des coups de fusil en signe d'allégresse et sur

les terrasses des maisons les femmes faisaient entendre leur *lou, lou, lou!* de joie, qui n'est peut-être que le *ululatus* des Romains : « *Ululate pastores et clamate, etc.* »

Beaucoup d'habitants allaient à la rencontre du digne prélat, afin de recevoir plus tôt sa bénédiction et de lui faire escorte. Antoun décida Iskenderieh à l'accompagner dans cette course pieuse ; et le long du chemin il lui dit :

— J'ai rêvé un instant que tu ne nous quitterais jamais. Pourquoi songes-tu à t'éloigner, ne fût-ce que quelque temps, pour des intérêts que j'ignore, mais qui, à coup sûr, ne te donneront pas la paix du cœur que je t'offre ici ? Es-tu bien sincère en nous laissant espérer que tu reviendras et ne crains-tu pas que les enivrements du monde civilisé que tu vas retrouver ne te fassent bien vite oublier les affections simples et profondes que tu laisses dans nos montagnes ? Il y a pourtant ici un ciel

aussi pur que celui de l'Égypte ; ma nation est pauvre, je le sais bien ; mais elle combat pour une sainte cause qui est la tienne aussi ; j'adore le même Dieu que toi et j'ai à t'offrir des coteaux couverts de vignes et de mûriers, un grenier approvisionné de bons grains et une maison assez spacieuse pour y abriter de nombreux enfants. O Iskenderieh, pourquoi songes-tu à te séparer de moi ? Ne vois-tu pas qu'en t'en allant tu laisses ma demeure ouverte à tous les vents ?...

Iskenderieh était très-agitée ; elle avait peine à retenir ses larmes et ne trouvait rien à répondre.

Le cortège du Patriarche parut le long du sentier sinueux qui descend du couvent arménien de Beit-Krachbo à Chénénéir ; — Le vénérable prélat, à longue barbe blanche, était vêtu d'une longue robe de soie rouge et coiffé d'un volumineux turban ; la troupe de porte-pipes qui l'entouraient ressemblait de loin à une escorte

de lanciers; — monté sur une mule blanche toute caparaçonnée en rouge, il allait au pas et donnait des bénédictions à la foule agenouillée sur sa route.

— Viens; je ne veux pas qu'il nous voie... — dit brusquement Iskenderieh à Antoun. Et elle l'entraîna dans une grotte.

Elle s'assit sur une pierre et se mit à sangloter. Antoun demeura silencieux devant elle; quand il entendit le cortège qui passait à quelques pas de là, il la prit par la main et voulut l'emmener.

— Mais que veux-tu donc de moi? — dit-elle. — Ne vois-tu pas que j'ai honte de paraître avec toi devant ce saint homme?

— Pourquoi aurais-tu honte? Rejoignons-le; nous nous agenouillerons devant lui et il bénira nos fiançailles.

— C'est impossible! — murmura-t-elle avec effroi. — Ecoute-moi, Antoun; ce que tu me demandes là est impossible, il y a dans ma vie un secret terrible que je ne puis te révéler; car si tu me connais-

sais telle que je suis, tu ne m'aimerais plus et je veux que tu m'aimes telle que tu m'as rêvée.

— Quoi que ce soit, tu peux être ma compagne devant le Dieu de toutes les miséricordes. Viens...

— Je te dis que c'est impossible; — reprit-elle en lui passant ses beaux bras autour du cou; — plus tard peut-être... je reviendrai... mais aujourd'hui je n'ose pas... aie pitié de moi ! Ne te suffit-il pas que je t'aime, que je te le dise ? Ne m'en demande pas davantage, ô mon Antoun ! Laisse-moi paraître à tes yeux ce que je devrais être ! Ecoute;... le rossignol chante comme le jour où nous nous sommes rencontrés; lui seul peut célébrer nos fiançailles... O Antoun, ô mon amant, laisse-moi voler cette heure à Dieu.

Le cortège du Patriarche s'éloigna. La nuit vint.

Et le front du poète Antoun se pencha sur le sein de la courtisane.

TROISIÈME PARTIE

Iskenderieh prit passage le lendemain à bord d'un bateau grec, pour ne plus revenir. On prétendit à Beyrouth que le capitaine dudit bateau était bien capable, en faisant escale à Alexandrie, de brûler toutes ses voiles pour un simple caprice de sa belle passagère.

Antoun attendait toujours. Une tristesse morne s'empara de lui; il passait toutes ses journées sur le bord de la mer à rêver, en comptant machinalement les vagues qui venaient s'échouer sur la plage; et le travail étant sorti peu à peu de sa maison,

la misère y entra. Il perdit une à une toutes ses affections : Youssef Karam, son chef et son ami, autour duquel gravitait son amour patriotique, fut exilé à Constantinople; son grand-père, le vieux Boutros, mourut; sa mère mourut; sa jeune sœur mourut pour le siècle et entra dans un couvent. Il étendit un jour ses bras avec désespoir et ne trouva plus rien où se raccrocher; un vide immense s'était fait autour de lui; il retomba sur lui-même, se livra tout entier à la volupté amère de son chagrin et comme tant de gens désillusionnés, il se mit à boire.

— Mon âme est partie pour Alexandrie, — s'écriait-il aux heures où l'ivresse du vin réchauffait sa cervelle; — ô goëlands de la mer, ne me la rapporterez-vous donc jamais? Que fais-je ici; cadavre inutile au milieu d'un peuple d'ignorants abrutis par l'esclavage? Une fille du ciel est venue me visiter, un instant; nous avons écouté ensemble le chant du rossignol, et ses

lèvres, en souriant comme une fleur qui s'épanouit, ont murmuré sur mes lèvres le mot de l'initiation suprême : Amour ! Amour !... Mais elle est partie ; elle a eu froid au contact de notre pauvreté, elle a eu peur à l'aspect de nos montagnes sombres et dévastées, elle a fermé les yeux malgré elle à la lueur sinistre de nos discordes, et elle est retournée vers sa patrie où le soleil est sans tache, où la terre est féconde, où l'on trouve la vie, l'intelligence, la richesse, la liberté, la paix. O Egypte, aïeule du monde, foyer des civilisations antiques et berceau des civilisations à venir, terre promise où tous les peuples se donneront fraternellement la main ! Ce n'est que dans ton éternel rayonnement que ma brillante Iskenderieh pouvait vivre !... Oui, j'irai l'y retrouver ; je me dépouillerai des traditions en loques de mon pays et je m'assiérai à côté d'elle au grand banquet du progrès...

Et l'imagination malade du malheureux

Antoun faisait de beaux projets, spéculait sur des moyens illusoires d'arriver à la fortune et bâtissait des châteaux sur le sable du désert d'Egypte pour y loger sa maîtresse. Enfin, il parvint à obtenir une place de drogman auxiliaire dans un consulat et partit pour Alexandrie.

II

Rien ne peut rendre l'émotion d'Antoun, lorsque le paquebot entra dans la rade d'Alexandrie; debout, haletant sur le pont, il embrassait d'un seul regard avide l'immense panorama qui se déroulait devant lui : le port et ses mille vaisseaux; la ville et ses minarets, la colonne de Pompée, le palais du vice-roi, la tour des Arabes, et le désert. Il lui semblait que son cœur allait renaître à la joie, et cependant de grosses larmes lui coulaient le long des joues. En débarquant, il fit la rencontre d'un de ses com-

patriotes qui habitait l'Égypte depuis plusieurs années ; il lui conta naturellement ses amours, lui annonça qu'il venait exprès pour épouser Iskenderieh et le pressa de le conduire chez elle.

Son compatriote le regarda d'un air ébahi, changea brusquement de conversation et prit un prétexte pour se débarrasser de lui, comme s'il eût eu affaire à un homme ivre.

Antoun n'y comprenait rien. Toutes les personnes, voire même son consul, à qui il demandait l'adresse d'Iskenderieh, paraissaient fort bien la connaître et ne lui répondaient que par un sourire narquois ou un geste d'étonnement. Enfin, vers le soir, un jeune Français, fils de famille désœuvré et débauché, qu'il avait connu à Beyrouth, où il se décorait du titre de voyageur scientifique, voulut bien, tout en se grisant de raki, avoir l'air de prêter quelque attention à ses paroles. Lui aussi, connaissait Iskenderieh, et il en parla

avec une légèreté que le naïf Maronite mit sur le compte de l'ivresse. Il le prit ensuite par le bras et l'emmena par la ville, en lui chantant des couplets de vaudeville sur l'inconstance des femmes.

Antoun le suivait avec anxiété. Sa tête était en feu ; de sombres pressentiments lui serraient le cœur. Il pensait rêver. Était-ce bien là le pays que son imagination avait coloré de tons si réjouissants et où il allait trouver un terme à sa peine ? Durant toute la journée, le bruit, l'agitation fiévreuse, les langages divers de cette population cosmopolite l'avaient étourdi ; il avait vu, comme à travers un éblouissement, les habitations princières de la ville ; les bazars qu'approvisionnent toutes les parties du monde ; la belle église des religieux de Terre-Sainte, entourée d'un jardin de palmiers et de massifs de rosiers ; la mosquée d'Ibrahim-Pacha, avec son élégant minaret d'une blancheur de porcelaine et dont la porte, qui regarde le

nord, est une perfection de l'architecture arabe; les jolies maisons de campagne sur le bord du Mahmoudieh; les promenades bordées de tamariniers et de sycomores; les élégants équipages; le luxe effréné, toutes les fantaisies de la prodigalité; partout du marbre, de la soie et de l'or. Il avait vu aussi, au delà des remparts qui font d'Alexandrie une véritable place-forte, les misérables huttes des fellahs, construites de boue séchée, s'élevant à peine à la hauteur d'un homme et où vit pêle-mêle, sans air, toute une population d'affamés dont les statistiques n'ont pu encore donner le chiffre; et il avait vu sortir de ces bouges des femmes à demi-voilées, à peine vêtues d'un sarreau de toile bleue, tenant un enfant à cheval sur leurs épaules, en ayant d'autres autour d'elles, et s'en aller, craintives, dans l'ombre, tendre la main à la charité publique.

Son compagnon le conduisit à travers

les ruelles tortueuses de la ville arabe et les carrefours infects et bruyants du quartier de la Poissonnerie, où la prostitution, représentée par des créatures de douze à vingt ans, de toutes les couleurs et de toutes les nations, s'étale, à ciel ouvert, aux regards blasés des passants, avec un cynisme qu'on ne peut expliquer que par le voisinage des harems musulmans.

Ils arrivèrent au coin d'une place déserte, devant une grande maison sombre, aux rares ouvertures fermées de moncharabys, et dont les avant-toits saillant d'étage en étage, surplombaient la rue.

— C'est ici que respire l'objet de vos amours; — lui dit le jeune homme en riant.

— C'est comme je vous l'affirme : Iskenderieh s'est associée à un capitaine grec, après l'avoir quasi-ruiné, et tient un tripot dans cette maison.

— Vous êtes complètement ivre; — répondit Antoun. — Entrons; je verrai bien.

Le jeune homme toucha le bouton d'une serrure secrète, dissimulé parmi les nombreux clous coniques dont la porte était couverte, et après avoir suivi un long corridor noir, il introduisit Antoun dans des salons resplendissants de clarté. — Ce fut le capitaine grec qui vint les recevoir. Antoun avait vu ce Grec chez son beau-frère à Beyrouth; il tressaillit en le reconnaissant et se crut sous le coup d'une hallucination; il parcourut plusieurs salons où l'on faisait tapage autour des tables de jeu; il arriva à une grande salle où un orchestre bruyant faisait valser une cohue désordonnée; il en fit trois fois le tour; enfin, il s'arrêta à l'entrée d'un boudoir tendu de satin rose, d'où s'échappaient des éclats de rire mêlés au cliquetis des verres; il aperçut au fond, au milieu d'un cercle de buveurs et de fumeurs, Iskenderieh, son Iskenderieh à lui, qui, la tête couronnée de roses, le corps à peine couvert d'un vêtement de gaze

blanche, déployait toutes ses séductions dans une des danses lascives des Al-mées.

— Tiens, te voilà, mon pauvre Antoun? — lui dit-elle en souriant. — Sois le bienvenu; la fête n'en sera que plus belle.

Antoun tomba à la renverse. Sa tête rebondit contre le socle d'un vase de fleurs et le sang en rejaillit jusque sur les beaux pieds d'Iskenderieh.

On s'empressa de l'emporter chez lui; et la fête continua.

Dans la nuit, Iskenderieh se fit conduire à son hôtel; mais dans l'accès d'une fièvre chaude, il s'en était échappé par la fenêtre. Des gardes de nuit le rencontrèrent errant par les rues, sanglant, gémissant; ils le prirent pour un épileptique et le laissèrent passer avec tout le respect que les Musulmans conservent pour la maladie du Prophète. Au lever du soleil, il revint un peu à lui, sa fièvre se calma, mais il ne se souvenait de rien des événe-

ments de la veille; il était très-étonné de se trouver couché par terre, au pied de la fontaine de la place des Consulats; un chien était près de lui et lui léchait la plaie qu'il s'était faite à la tête dans le boudoir d'Iskenderieh.

Ce chien n'était autre que celui de l'infortuné Saint-Flour; le fidèle *Parisien* dont j'ai parlé. Il avait suivi Antoun depuis sa sortie de chez cette Iskenderieh qui lui avait enlevé, à lui aussi, tout ce qu'il aimait; il avait compris peut-être qu'Antoun, poète, était comme lui, chien, une victime de cette même créature, et par une de ces affinités mystérieuses de la douleur universelle, la bête avait pitié de l'homme.

Le malheureux Antoun caressa le malheureux chien et pleura longtemps. Puis, il se dirigea instinctivement vers le port. Le chien le suivit. Il donna les quelques medjidiehs qui lui restaient pour prix de son passage à bord d'un bateau arabe en

partance pour la Syrie ; et, à la même heure où la veille il était entré plein d'espérances dans la rade d'Alexandrie, il en sortit sans oser regarder en arrière.

Quelques mois après, en me rendant de Ghasir à Djouny, je vis assis sur un quartier de rocher, à l'entrée d'une grotte, un homme couvert de haillons qui, les bras pendants et l'œil hagard, fredonnait d'une voix hésitante quelques couplets sur un air d'une harmonie vague et étrange.

Un chien maigre se tenait devant lui, le museau en l'air, attentif à sa chanson qu'il accompagnait de hurlements plaintifs.

Je m'arrêtai pour écouter aussi la chan-

son de ce malheureux et j'en recueillis ces quelques strophes :

Elle va revenir, car je l'attends toujours...
Tous mes oiseaux sont morts dans mes buissons sans
Elle va revenir pour reprendre le rêve, [sève;]
Le rêve des amours.

Elle va revenir, car elle a vu ma peine...
Le vent a calciné la vigne et le coteau ;
Elle va revenir pour faire jaillir l'eau,
L'eau claire à la fontaine.

Elle va revenir écarter mon linceul...
Le sable du désert envahit ma demeure ;
Elle va revenir, afin que je ne meure,
Je ne meure pas seul.

Elle va revenir, car elle est douce et bonne ;
Son regard, dans mon âme en deuil, souvent reluit ;
Elle va revenir pour éclairer la nuit,
La nuit qui m'envireonne...

— C'est Antoun, le fou, — me dit mon
mouk्रे, en lui jetant la moitié de son
déjeuner.

IV

Quant à Iskenderieh, le numismate, dont il a été déjà question, m'écrit d'Alexandrie qu'elle vient de se faire épouser par un prédicant de la Société biblique anglaise.

FIN D'ISKENDERIEH.

LES ANSARIÉS

I

Depuis que la France, grâce au percement de l'isthme de Suez, fait sa trouée décisive dans le mystérieux Orient ; depuis que par des traités d'alliance qui se signent chaque jour, elle étend ses relations commerciales et essaie de porter la civilisation jusqu'aux contrées les plus éloignées et les moins explorées ; — il nous arrive à tout moment de coudoyer dans la rue des hommes en uniforme ou en cotte de travail, en frac ou en froc, qui ont pour le moins parcouru l'Algérie, la Chine, le Mexique, la Syrie, l'Egypte ;

séjourné dans l'Inde, le Caucase, les diverses Arabies; visité Athènes et Rome, la Mecque et Jérusalem, Tombouktou et Gondar, capitale de l'Abyssinie. Plusieurs même prétendent avoir fait leurs ablutions aux sources du Nil. Pourquoi pas? Notre curiosité instinctive a découvert le dessous de bien d'autres cartes.

Tous ces hommes sont revenus prendre leur place au foyer de la famille, dans le giron de la patrie, car après toutes les pérégrinations, si attrayantes qu'elles soient, c'est toujours là qu'on revient. — Mais ils y sont revenus, la mémoire riche du souvenir des drames auxquels ils ont pris part, de l'aspect des paysages grandioses qui ont passé sous leurs yeux, des types étrangers et étranges de la race humaine qu'ils ont pratiqués, des costumes, des mœurs et des religions si variées qu'ils ont rencontrées sur leur route.

C'est ce qui donne la raison de l'importance que prennent chez nous les récits

de voyage, importance non moins grande que celle qu'ils ont acquise depuis longtemps dans la curieuse Allemagne et dans la positive Angleterre. Nous sommes loin de ce temps, — alors que florissaient les encyclopédistes pourtant, — où l'on croyait encore en France qu'il fallait aller à Londres pour apprendre à penser utilement. Aussi, comprenons-nous, — et moi surtout qui durant dix années de compagnie avec un illustre voyageur, M. Arnauld d'Abbadie, ai sacrifié aux dieux de l'inconnu et n'ai pu tenir en place, je dois le comprendre plus que tout autre, — nous comprenons, dis-je, que le peuple français, cette masse intelligente, studieuse et plus savante qu'on ne croit généralement, engloutisse tant de productions littéraires et soit toujours avide de nouveauté, quoiqu'on lui répète sans cesse qu'il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Parlons donc alors de ce qui, du moins, n'est pas à notre porte ; donnons-nous le plaisir des

invalides qui se racontent leurs campagnes ; rappelons-nous nos faits et gestes *extra muros* ; il en sortira peut-être une instruction pour ceux qui, comme nous, croient naïvement que l'esprit humain progresse, quoiqu'on dise, à mesure que le champ d'observation s'élargit.

Nous avons pu constater l'intérêt qu'a éveillé la récente apparition de l'immense association des fenians, ainsi que la sérieuse préoccupation des masses à l'égard des Mormons, des Druses, des Ansariés, de toutes les théologies, franc-maçonneries ou philosophies récemment découvertes ou ressuscitées.—Mais je m'arrête : le titre que je donne à ces lignes me retient en Orient, et les Ansariés que je viens de citer réveillent en moi de singuliers souvenirs.

II

Un jour que je m'en allais en Palestine, où M. d'Abbadie m'avait donné rendez-vous, — nous vîmes, environ une demi-heure avant de quitter Alexandrie, venir à toutes rames vers notre paquebot une embarcation chargée de colis et de monde de toutes les couleurs. Il y avait là, assis et couchés pêle-mêle sur des caisses chinoises, des paniers indiens, des malles de cuir, des chapelières françaises, des besaces et des ballots recouverts de vieux tapis persans, — trois hommes fort barbus portant la robe brune des Franciscains ;

un Turc obèse, en caftan brodé et couvert d'un turban vert, qu'on me dit être un uléma ; un petit noir du Darfour, aux vêtements soutachés d'arabesques, soie et or, qui servait de domestique intime audit uléma ; un tout jeune prédicant de la Société biblique, en habit noir et en chapeau tromblon, à larges bords, recouverts d'une housse de toile blanche qui lui pendait jusqu'au milieu du dos ; une très-blonde Américaine, vêtue à la dernière mode de Paris, comme pour protester contre le soleil qui dardait à 50 ou 60 degrés ; enfin, les bruns bateliers égyptiens, presque nus, dont les formes athlétiques rappellent la puissante race des Pharaons.

Nos matelots firent la moue en voyant ces nouveaux passagers monter à notre bord ; — car l'on sait que les marins, quoique ne manquant pas d'un certain respect religieux lorsqu'il y a gros temps, par une superstition contradictoire, regardent comme de mauvais augure la présence

d'un religieux à bord ; — superstition qui, du reste, n'est que trop justifiée. Néanmoins, cette fois, la traversée fut heureuse et je trouvai ample matière à observation.

Les trois Français se rendaient dans un couvent du Liban pour y réoccuper les cellules que le kandjard des massacreurs musulmans et druses de 1860 avait laissées vides. Ils étaient polis, doux, obséquieux même avec tout le monde, quoique robustes, vigoureux comme des lutteurs et paraissant au fond très-décidés à faire payer chèrement leur martyre. Je remarquai qu'à table ils ne boudèrent aucun plat, pas même le filet de porc, quoique nous fussions un vendredi. Fût-ce par esprit de tolérance ou en vertu d'une permission spéciale ? Je l'ignore. Toujours est-il que ce fait scandalisa fort l'uléma qui s'était fait servir à part un énorme poulet préparé par son domestique, le Coran lui interdisant de goûter à tout

animal saigné par un infidèle. Néanmoins, il fut moins rigide dans la soirée et oublia de bonne grâce les prescriptions du Prophète à l'égard des boissons fermentées et alcoolisées, car il vida presque un litre de rhum entre deux parties d'échecs. Notre pilote égyptien le regardait boire avec envie et grommelait entre ses dents : — « Tout leur est permis dans ce monde, à ces docteurs de la loi ; à nous, rien ; sinon de payer exactement tribut au padichah : et encore sauront-ils se réserver les plus belles houris du paradis ! » Cependant il ne s'approchait de lui qu'avec le plus grand respect, car son domestique l'appelait Kadji Effendi, titre que l'on donne à tout croyant qui a fait le pèlerinage de la Mecque. En somme, cet uléma était un joyeux compagnon, bon joueur et causeur agréable, malgré les allures obliques de son esprit. Sa conversation et ses manières originales piquèrent même la curiosité de la très-blonde Amé-

ricaine, beaucoup plus que ne paraissait le désirer le tout jeune prédicant.

Cette très-blonde Américaine était un type bizarre de femme indépendante, moitié femme du monde et moitié femme de chambre, ardente comme une fille de bonne race et nonchalante comme une fille d'esclave, enfin une variété d'aventurières comme en a tant lancé sur toutes les parties du globe la dernière irruption des passions politiques aux Etats dits Unis. L'espoir de donner aux biographes une nouvelle émule de l'excentrique lady Stanhope avait séduit sa romanesque imagination. Elle devait visiter Jérusalem et de là s'en aller méditer à l'ombre des cèdres. Elle voyageait seule, complètement seule. Mais le hasard voulait, — il a de si étranges volontés, — le hasard voulait que le jeune prédicant suivît la même route qu'elle. Lui aussi s'en allait dans le Liban, sous un prétexte de propagande religieuse, mais au fond, dans le but plus

sérieux pour sa nation de relever la topographie du pays ; car l'Angleterre voulait bien alors cesser toute opposition au percement de l'isthme de Suez, à condition qu'elle pourrait faire suivre le chemin de fer du Caire à Kénéh, et de là à l'ancien port de Bérénice, — autorisation qu'elle a obtenue depuis de Saïd-Pacha, — et que la Porte lui permettrait de faire de nouvelles études pour un railway de la vallée de l'Oronte à l'Euphrate. Condition assez léonine, puisque si l'Euphrate n'offrait pas de trop grandes difficultés à la navigation et si l'influence française s'amointrissait dans le nord du Liban, l'Angleterre se trouverait ainsi en possession d'une autre route, à elle, pour les Indes.

Tous ces petits personnages étaient convaincus de leur importance, se traitaient avec courtoisie et se méprisaient intimement : chacun se croyant dans le chemin de la vérité morale et portant dans ses bagages les preuves à l'appui :

— L'Anglais avait trois caisses de bibles à offrir aux terrassiers ; l'uléma, des tchibouks garnis d'ambre et de pierres précieuses, pour les pachas qui tendent à trop s'européaniser ; l'Américaine, tous les colifichets de la coquetterie pour enchaîner quelque touriste blasé et millionnaire en quête de consolation ; et les Franciscains, des médailles de cuivre argenté et des chapelets bénis à Rome, pour les montagnards qui leur permettraient d'élever des chapelles, des couvents, des abbayes sur leurs terres. — Je me rendis compte alors d'un des côtés, très-utilitaires, de la propagande religieuse.

Après trente heures de mer environ, nous vîmes se dessiner les côtes empourprées de la Palestine ; et nous fûmes tout à coup enivrés des senteurs des orangers de Jaffa, qu'une douce brise nous apportait par bouffées à plusieurs lieues du morne au-dessus duquel la ville élève ses maisons superposées et ses coupoles d'une blancheur éblouissante.

III

De toutes les échelles du Levant, Jaffa est peut-être la ville la plus pittoresque et la moins abordable. Les navires sont obligés de mouiller à une certaine distance de son petit port, ou du moins de l'endroit qui serait un port, si l'incurie turque n'y laissait subsister un culbutis des rochers qui en défendent l'accès même à de petites embarcations, lorsque la mer est agitée, c'est-à-dire les deux tiers de l'année.

Les rues étroites, tortueuses et désertes, ne sont que montées et descentes et les maisons sont tellement enchevê-

trées les unes dans les autres que souvent le propriétaire du premier étage n'est pas le même que celui du second. Aucun bruit ne s'échappe de ces habitations et au dehors même silence ; il semble que la chaleur du soleil, que le sol poudreux et blanchâtre reverbère, y chloroforme toutes les pulsations de la vie. Parfois, au détour d'une ruelle, apparaissent tout à coup de jeunes Syriennes, couvertes de la tête aux pieds de leurs longs voiles blancs, le visage caché sous une gaze d'un vert livide, qui passent, ou plutôt qui glissent devant vous comme des fantômes. Fantômes pleins d'attraits néanmoins, car la beauté des Syriennes appartient au type sémitique le plus pur.

Mais lorsque pour aller visiter les maisons de plaisance, blotties dans des bouquets d'orangers, de grenadiers et de palmiers, qui environnent les fortifications, l'on passe par le bazar et la grande mosquée auprès de laquelle se trouve

cette belle fontaine que la photographie a eu tort de dédaigner jusqu'à présent, — quel contraste saisissant ! quelle activité, quel mouvement, quel tapage, quelle variété de couleurs et d'allures ! Sur les bancs des cafés en plein air, autour des trafiquants ambulants et devant les échoppes, couvertes de nattes, des marchands de tabacs, de babouches, de tapis, de tissus de toute provenance, de droguerie, de parfums, d'objets de piété, de poisson salé et de comestibles de toute sorte, frais ou sortant de la poêle ; — on rencontre se coudoyant, se bousculant pêle-mêle, des émirs vêtus de la veste brodée d'or ; des mendiants à peine couverts de guenilles sales ; des soldats turcs à la démarche lourde ; des Arnauts à la mine querelleuse, se dandinant insolemment dans leur jupe blanche, les mains appuyées sur l'arsenal de guerre qui orne leur ceinture ; des Arabes au burnous bariolé ; des Kurdes aux allures grossières

et brutales ; des pèlerins de tous les rites et de toutes les nuances, depuis le noir Eutychien d'Abyssinie jusqu'au blond catholique de Pologne ; des moines, des scheiks, des imans, des évêques, des prêtres de toutes les religions ; des santons, musulmans fanatiques, qui ont fait vœu de vivre complètement nus et aux besoins desquels leurs coreligionnaires subviennent avec la plus grande vénération ; des chiens, des ânes, des chevaux et de longues files de chameaux qui traversent la foule à pas lents et veloutés et dont les regards résignés et mélancoliques planent sur cette multitude carnavalesque.

Ces nouveaux spectacles ne me firent pas oublier mes compagnons de mer, — d'autant moins qu'en débarquant, notre pilote égyptien que le calme de la Méditerranée avait laissé libre de se livrer à de minutieuses investigations, — m'avait dit, en clignant de l'œil, que, selon lui, la très-blonde Américaine avait à peu

près, pendant la nuit, adopté l'islamisme.

Je retrouvai dans le bazar le tout jeune prédicant : toujours en habit noir, une bible sous le bras et un itinéraire dans la main, — deux guides indispensables à l'Anglais en voyage, l'un complétant l'autre. — C'était un fils de bon lieu, assez instruit et sachant garder son quant à soi sans blesser ses voisins ; toute sa personne était empreinte de cette raideur britannique qu'on prend quelquefois pour de la dignité personnelle ; logicien raisonneur, il ramenait toutes les choses de la vie à des questions de chiffres ; il avait encore la naïveté d'être sûr de lui-même et même des autres, et comme un banquier probe qui n'a jamais failli à sa signature, il eût volontiers tiré à trois ou six mois sur le cœur de telle ou telle femme, sans craindre un refus de paiement. En un mot, il était jeune, et comme, malgré tout, il y a toujours dans la jeunesse un je ne sais quoi qui attire, je m'étais senti porté à me

lier avec lui. Il me revit aussi avec plaisir, me parla de ses mille projets et enfin ne put résister à la satisfaction de s'étendre sur les vertus incomparables et l'esprit supérieur de la blonde Américaine, qu'il avait rencontrée dans un salon cosmopolite du Caire, et cœtera, et cœtera; — on se lie si vite en voyage.

Je me gardai bien de lui répéter les médisances du pilote égyptien; — le pauvre garçon me paraissait si heureux.

IV

Six mois plus tard, il m'écrivait : — « Je
« me suis trompé dès le début de toutes
« mes spéculations et je retourne bien vite
« sur les bancs de l'Université. Vous com-
« prendrez mon désespoir, quand vous
« saurez que miss ^{***}, après avoir adopté
« l'islamisme, s'est laissée convertir par
« un fort bel évêque grec et vient d'apos-
« tasier de nouveau pour épouser un riche
« scheik ansarié. L'esprit humain peut-il
« descendre plus bas ? »

Voulant répondre à cette question, sans
paraître trop ignorant, par pur esprit de

nationalité, — je saisis alors toutes les occasions de me renseigner sur les Ansariés, et voici ce que j'en appris :

Le Père de la doctrine ansarienne fut un vieil anachorète de Nasar qui vivait au neuvième siècle. Ce vieillard, par ses austérités et ses longs jeûnes, était parvenu à se faire passer pour un saint, au milieu d'une population crédule, tyrannisée et conséquemment portée à rechercher le merveilleux. Il se choisit, parmi les plus pauvres, douze disciples pour propager les idées orgueilleuses que lui avaient suggérées sa pensée, tournant sur elle-même, dans son égoïste isolement de ses contemporains. On se demandera pourquoi ce chiffre de douze qui rappelle les douze apôtres de Jésus. Hélas ! c'est que la plupart des novateurs ne peuvent éviter le plagiat en quelque point ; c'est que bien des systèmes, bien des religions nouvelles sont le plus souvent comme nos comédies modernes, charpentées avec les

mêmes trucs et avec les mêmes ficelles que par le passé.

Cependant, le gouverneur de Kouffa, qui tenait à vivre en paix dans ses Etats, fut bientôt alarmé par les prédications du vieillard de Nasar; il rassembla les membres de son conseil : les uns furent d'avis d'exiler le perturbateur chez un prince ennemi où l'on pourrait tirer parti des ravages qu'il ferait dans l'esprit public; les autres, de lui couper tout simplement la tête. — Mais le gouverneur, quoique son autorité fût absolue et peut-être parce qu'elle était telle, crut devoir compter avec la popularité que s'était déjà acquise le nouveau doctrinaire et éviter de trancher aussi nettement la question. Il se contenta de mettre le novateur à même de méditer à son aise sur ses réformes importunes, dans une prison bien close et sous la garde sévère d'un geôlier consciencieux.

Or, il arriva que ce geôlier possédait

une jeune et belle esclave, qui trouva que le vieillard de Nasar n'était pas trop vieux. Et comme cette esclave, par de rares qualités, avait su s'emparer de la confiance aveugle de son maître, elle en profita naturellement pour faire évader le prisonnier.

Le geôlier, à son réveil, fut fort contrarié, comme on pense, de voir la cage vide; car la sentimentale compassion de son esclave ne l'exposait à rien moins, pour son défaut de vigilance, qu'à avoir les yeux crevés, les poignets coupés et peut-être la gorge avec. Dans une telle extrémité, il n'hésita pas à affirmer, à jurer par tous les saints du paradis, qu'un ange du ciel, un véritable ange qu'il avait vu de ses yeux et touché de ses mains, était venu, pendant la nuit, enlever le prisonnier, sans effraction ni bris de clôture.

Le saint de Nasar se garda bien de le contredire; cette déclaration lui devenait

trop profitable; il raconta le miracle à ses disciples, et appuyant dès lors sa doctrine sur un prodige, il prêcha avec ardeur et consigna dans un livre les vérités que Dieu, disait-il, lui avait révélées directement.

Peu après, se voyant menacé de nouvelles persécutions, il passa en Syrie et trouva un refuge dans le mont Liban qui, grâce à sa conformation géodésique, a pu longtemps protéger les opprimés de toute sorte et par contre, garantir aussi l'existence de bon nombre d'erreurs et d'hérésies déplorables. Ses prédications furent surtout accueillies dans les montagnes de Laodicée et de Tortose.

Les Ansariés sont partagés en plusieurs sectes. — Comme il arrive fatalement pour toutes les hérésies, l'esprit d'unité leur fait défaut. Ils comptent les *Chamsié*, adoreurs du soleil; — les *Kamarié*, adoreurs de la lune; — les *Kadmousié*, adoreurs de la femme; — les *Kelbié*, ado-

rateurs du chien; — ils ont aussi les *Chamelié* et les *Klésié* qui célèbrent des fêtes correspondant aux fêtes chrétiennes telles que la Noël, la Pâque, l'Épiphanie, la Circoncision et la Pentecôte. Les autres sectes ne célèbrent que la fête de Noël, car tous les Ansariés bénissent la mémoire de Jésus-Christ comme prophète et maudissent celle de Mahomet, tout en ayant une grande vénération pour Ali, qu'ils ont surnommé *Emir-el-Nahel* (le prince des abeilles).

Ils ont des mots de passe et des signes particuliers pour se reconnaître. Les femmes ne sont pas initiées; les enfants mâles ne le sont qu'à l'âge de raison; on les emmène à cet effet dans un lieu bien solitaire, et ils sont dès lors autorisés à porter un turban.

La femme se trouvant ainsi exclue de toute participation aux pratiques religieuses, ils ont été forcés, pour être conséquents, de nier que la virginité fût une

vertu. C'est peut-être aussi de là qu'est sortie leur secte des *Kadmousié*, qui, selon Volney, « rendent un culte particulier à l'organe qui chez les femmes correspond à Priape. » — Culte qui n'est autre que celui qu'on rendait jadis en Syrie à Vénus Astarté.

Tous les Ansariés, du reste, croient à la magie et à la métempsycose. Aussi, ne font-ils leurs ablutions qu'avant le lever du soleil et leurs prières qu'après s'être bien cachés sous un burnous ou une large couverture, à l'abri des regards de tout être étranger à leur religion. Si, pendant leurs oraisons, un chrétien, un nègre païen, ou même un chameau vient à passer et les aperçoit, ils sont convaincus que leurs prières sont rendues inefficaces par la jalouse influence qu'a pu exercer sur elles la présence d'un esprit profane.

Le jour de Noël ils se réunissent dans le Temple, dont la porte d'entrée faisant

face à l'Orient, est sévèrement défendue aux femmes et aux enfants. Après des prières et la réception solennelle des nouveaux initiés, vient la cérémonie de la communion : — un des membres, le plus misérable ordinairement, présente au Grand Prêtre une large coupe remplie de vin ; le Grand Prêtre en boit sa bonne part et la coupe circule ensuite parmi les assistants. Puis on égorge, en signe d'holocaustes, des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs, tous les animaux que les fidèles ont fait vœu dans l'année d'offrir à l'Être suprême. Les portes du Temple sont alors ouvertes, et l'on organise un banquet auquel tout le village prend part ; puis commencent les réjouissances : des chants, des danses, des cris, des coups de fusil, des fantasias équestres, tandis que les femmes, sur les terrasses des maisons, gesticulent en poussant des hourras.

Les Ansariés forment aujourd'hui une

nation d'environ 100,000 âmes et sont dispersés principalement dans six ou sept cents petits hameaux, entre Tortose et Lattakié. Ils paraissent provenir d'une race pure : leurs traits sont réguliers et rappellent, comme chez les Maronites, ceux de la famille sémitique. Leurs femmes sont belles et d'une constitution vigoureuse qui est passée en proverbe. Ils montrent un grand courage et malheureusement aussi une grande férocité dans la guerre. Leur rêve politique est d'arriver à une indépendance exclusive. Ils peuvent mettre environ 20,000 cavaliers en campagne, et l'on prétend que s'ils savaient bien s'unir, ils parviendraient sans peine à s'affranchir du joug des Turcs, qu'ils méprisent, — lesquels le leur rendent bien.

J'oubliais de vous dire que l'Ansarié est autorisé par sa constitution religieuse à avoir en même temps jusqu'à quatre femmes légitimes; — avantage qu'une loi

additionnelle lui fait payer chèrement parfois, en lui interdisant d'en répudier aucune.

Et ce n'est pas là le pire de ses maux. Il voit avec terreur Lattakié devenir, par son commerce avec l'Europe, une des échelles importantes du Levant; nos idées progressistes pénètrent jusque dans ses montagnes, et ses Grands Prêtres sont sans arguments contre elles; sa communauté religieuse, par des dissensions intestines, se morcelle, s'amoin-drit chaque jour, et il pressent que notre civilisation doit l'absorber toute entière. Enfin, grâce à la bienfaisante influence de la France en Syrie, nous pouvons espérer que le jour est proche où cette étrange doctrine des Ansariés ne figurera plus qu'à l'état de curiosité dans le recueil déjà si volumineux des aberrations de l'esprit humain.

Quant au jeune prédicant de la Société biblique, je ne pus lui donner mon avis

sur la religion que venait d'adopter son infidèle Américaine, — car l'on m'a assuré que le pauvre garçon, en retournant à Londres, a eu la malheureuse pensée de s'arrêter à Damiette et de s'y laisser manger par un crocodile.

FIN DES ANSARIÉS.

LES MARONITES

I

Si l'on a pu dire que l'Algérie est un champ de manœuvres pour notre armée, on peut également considérer l'Orient comme étant une vaste école normale pour notre diplomatie ; car, si d'un côté, les continuelles escarmouches auxquelles sont conviées nos troupes d'occupation entretiennent l'ardeur de nos soldats et ont formé nos plus brillants capitaines, de l'autre, les questions multiples, et toujours pendantes, qui touchent aux plus grands intérêts de l'Occident, façonnent nos diplomates, les initient au maniement

des affaires et ont formé, elles aussi, plusieurs de nos grands politiques.

Parmi les nombreuses questions secondaires de la grosse et presque interminable question d'Orient, celle qui touche de plus près la France, et rencontre chez nous le plus de sympathie, est sans contredit la question des nationalités chrétiennes de Syrie, et, parmi ces nationalités, celle des Maronites.

Il ne me paraît donc pas inopportun de jeter un coup d'œil rapide sur ce petit peuple, si cruellement éprouvé, comme on sait.

Et d'abord, je crois pouvoir avancer cette observation, que si bien des problèmes orientaux paraissent insolubles à la presse occidentale, c'est que cette presse ne les a pas étudiés consciencieusement, sans parti pris, et qu'ainsi la diplomatie se trouve souvent entravée par les exigences erronées de l'opinion publique.

On a pourtant beaucoup écrit sur l'O

rient ; mais il faudra beaucoup écrire encore ; il faudra surtout observer, étudier sur place pour arriver à fixer l'opinion. La plupart de nos poètes et de nos publicistes entreprennent leur voyage en Orient avec un bagage de ballades écrites d'avance ou d'idées préconçues. Les uns vont à la recherche d'une *almée* et du *Turc au turban vert*, et quand, après s'être croisé les jambes à la façon arabe et avoir absorbé quelques milliers de tasses de moka, assaisonnées de la douce fumée du nargileh, ils apprennent qu'une femme indigène serait huée si elle osait se donner en spectacle dans un lieu public, et que la plupart des Turcs sont coiffés d'un simple fez, ils s'en reviennent désillusionnés ; mais n'en chantent pas moins, en vers et en prose, les belles nuits étoilées, qu'ils ont passées dans une auberge, strictement préservés par un moustiquaire. — Les autres se contentent de demeurer dans les villes, où ne contribue pas peu à les

maintenir dans l'erreur, relativement aux mœurs des indigènes, la fréquentation continuelle des Européens fixés dans le pays, et que des intérêts commerciaux, ou autres, engagent souvent à déguiser la vérité. — D'autres encore, absorbés par l'amour de la science, ou par la manie des antiquailles, ne considèrent l'Orient que comme une mine à découvertes archéologiques et historiques; ils n'y voient que des ruines, des inscriptions en langue morte, des stèles et des cèdres qui datent des temps oubliés. — Enfin, les plus pernicieux sont, sans contredit, ceux dont l'esprit inquiet croit voir dans les faits les plus naturels qui se produisent devant eux, les ramifications d'une profonde politique, et qui ne se servent de tout ce qu'on leur débite bénévolement que comme d'autant d'arguments en faveur du parti qu'ils ont adopté ou du système qu'ils ont combiné. Car il faut bien, hélas! le reconnaître : notre imagination va

trop souvent au delà de nos yeux : la triste et tyrannique marotte du système social ou politique jouit chez nous, depuis bon nombre d'années, d'une grande considération ; chacun fait sa petite répartition des couronnes de la terre, voire même de nouvelles constitutions pour chaque Etat, et bien des gens ont lu tant de romans, qu'ils sont portés à en comparer les ficelles embrouillées aux ressorts simples et réguliers de la vie réelle. — En somme, le plus grand nombre des explorateurs ou visiteurs de ces contrées, ayant entendu tant de fois comparer à un agonisant l'empire de Turquie, sont naturellement enclins à ne considérer l'Orient que comme une vaste nécropole, un immense cimetière du vieux monde dans lequel il nous faut faire passer la charrue des idées nouvelles.

Il y a pourtant là un peuple dont il est utile d'étudier le caractère ; il y a pourtant là un peuple qui vit, qui pense, qui

progresses comme nous; et si peuple mérite notre sympathie, c'est certainement celui-là; il y a là un peuple dont toutes les traditions sont des témoignages de notre ancienne chevalerie; il y a là un peuple qui sème le grain, fait pousser les mûriers, et voit mûrir la vigne et les orangers sur le sol qui fut le berceau sanglant de la noblesse des premières maisons de France; il y a là un peuple qui sait mourir pour les mêmes idées que nous défendons; mourir, non comme nos soldats d'Europe, avec la mâle consolation que chaque goutte de leur sang qui tombe est une perle pour la couronne de gloire que l'Histoire leur réserve, mais mourir martyr et ignoré, sous le yatagan du fanatisme.

Ce peuple, c'est le peuple maronite.

II

Les Maronites forment aujourd'hui la portion la plus importante, la plus intelligente, la plus industrieuse de la population du Liban.

Nos savants orientalistes ne sont pas bien fixés sur leur origine. Aucune histoire du Liban, méritant créance, ne nous est parvenue. M^{gr} Pierre-Paul Massad, patriarche des Maronites, m'a dit qu'il s'occupait depuis longtemps de cet important travail; nul mieux que lui n'est à même de le mener à bien; mais d'ici là, je ne puis que rapporter à ce sujet les

vagues indications que j'ai recueillies d'après les traditions du pays.

Les Libanais font remonter leur origine à douze familles qui vivaient au temps où Damas était au pouvoir des empereurs grecs, et qui ayant eu des différends avec le gouverneur d'Alep, se portèrent dans le Liban et s'y établirent dans la partie qui forma plus tard le district de Metn. Ces douze familles avaient pour chef l'émir Tenoukh, fils de Nalek-el-Naaman, roi d'el-Hiré. Ce chef fonda ensuite le village d'Abey, qui fut connu sous le nom de maison Tenoukh. Plus tard cette tribu, qui avait considérablement prospéré, se convertit à l'islamisme. La maison Tenoukh gouvernait la partie de l'ouest et la haute montagne, depuis le Nahr-el-Kelb jusqu'au Damour.

Par la suite, la maison Maan, d'origine kurde, de la lignée de Saleh-Ayoub, vint s'établir au district de Chouff. Cette maison prospéra à son tour et étendit son au-

torité sur presque toute la Montagne, jusqu'à Fakr-Eddin (Fakardin), l'un de ses princes qui sut s'attirer une célébrité européenne par son esprit policé et surtout par sa tolérance envers les chrétiens. On assure même qu'il se convertit au christianisme, et un historien musulman prétend qu'il périt sous le coup de cette accusation par ordre du sultan Amurat IV, lequel sultan, durant les dix-sept années de son règne, égorgea de sa main, ou fit égorger sous ses yeux quatorze mille chrétiens.

Enfin, cette autorité de la maison Maan passa dans les mains de la maison Chéab, issue du Hedjaz dans l'Arabie, qui était venue se fixer dans le Hauran, et à laquelle des liens de parenté avec les Maan donnaient droit à cette succession. C'est la maison Chéab, dont l'un des princes, l'émir Béchir, s'est aussi converti au christianisme et a tenu une grande place dans l'histoire contemporaine, qui exerçait en-

core le pouvoir dans une partie de la Montagne lors des terribles événements de 1860.

Les traditions nous apprennent également que dans les premiers temps de l'Eglise, quelques chrétiens de Syrie, persécutés par les Israélites et les idolâtres, se réfugièrent dans le Liban et y vécurent en communauté jusqu'au cinquième siècle, époque à laquelle saint Jean Maroun vint y chercher asile, lui aussi, contre la fureur des hérétiques de la Mésopotamie qui venaient de sacrifier plusieurs centaines de ses disciples.

C'est donc de saint Maroun, dit-on, que les Maronites tirent leur nom.

Mais je laisse à d'autres le soin d'éclairer ces lointains nébuleux de l'histoire. L'intérêt qu'offre la situation actuelle de ce peuple est assez palpitant pour absorber toute notre attention ; et il nous suffit de savoir, vu le cadre restreint de cette étude que je n'ai entreprise qu'au point de

vue du maintien de l'influence française en Syrie, il nous suffit de savoir, dis-je, que la nation maronite, malgré les conflits sanglants qu'elle a eu à engager durant des siècles avec les Métualis, les Musulmans et les Druses, sans compter les luttes morales qu'elle a eu à soutenir contre les Grecs schismatiques et orthodoxes, les Arméniens schismatiques et orthodoxes, les Juifs, les idolâtres et les Ansa-riés, toutes petites nations qui comme elle étaient venues chercher dans les montagnes du Liban un refuge contre quelque tyrannie, elle a su maintenir sa foi intacte, grandir peu à peu par son courage, son travail agricole et son industrie, devenir enfin ce qu'elle est aujourd'hui : la nation la plus nombreuse et la plus civilisée, je devrais dire la plus européenne, de toutes les nations qui peuplent la Montagne.

Et si, à l'heure qu'il est, l'existence de cette nation héroïque sous tant de

rapports, ne semble pas encore être entourée des garanties désirables, c'est que, je le répète, les diplomaties européennes qui veulent la protéger à l'envi, ont le plus souvent été mal renseignées sur ses véritables besoins et ses légitimes aspirations, ou mal conseillées par leurs propres intérêts et leur réciproque amour-propre national.

La plupart de nos grands politiques en sont là malheureusement. Qu'une catastrophe survienne, et vite, les voilà cherchant d'abord à établir que telle ou telle puissance en est la cause et échafaudant tout un système machiavélique contre lequel ils se mettent en guerre comme don Quichotte, au lieu de chercher le remède simple que réclame un simple événement.

C'est ainsi, par exemple, que lors des massacres des chrétiens en 1860, j'ai entendu, entre autres errements, reprocher à l'Angleterre de s'être concertée avec la Porte ottomane, pour mettre la discorde

parmi le peuple maronite, chasser les cheiks, détruire toute autorité hiérarchique, faire de Tanious Chéïn, le moukreb qui ne sait pas lire, un Garibaldi du Liban, où les études classiques sont depuis longtemps presque au même niveau qu'en France, enfin, créer ainsi l'anarchie parmi le peuple chrétien et lancer ensuite à la dévastation les Druses, les Druses qui ne sont dans la Montagne que de par le droit sacré de l'hospitalité que leur ont jadis donnée les Maronites.

Certes, c'eût été là une intrigue bien ourdie. Mais voici la vérité :

Si les fellahs, en 1858, ont chassé les cheiks, c'est que les cheiks se sont rendus insupportables aux fellahs; tenus à distance, de 1787 à 1840, par la main de fer du grand émir Béchir, ils ont essayé, après le bombardement anglais, de prendre leur revanche, de faire, eux aussi, leur restauration à leur manière; — le peuple s'est fâché; il en avait le droit.

Ce n'est pas à dire cependant que le peuple ne doive pas quelque reconnaissance aux cheiks; les anciens des familles Kasen, Daher, Kourisalerh, Daddah et Habech ont bien mérité; et parmi leurs descendants quelques-uns valent; — mais en ressaisissant une prépondérance qu'ils s'étaient habitués à croire légitime, ils ont fait comme tant de fils de famille, ils se sont laissé étourdir par l'exercice d'une autorité qu'ils n'avaient pas conquise, ils ont eu la faiblesse de se croire forts, ils ont voulu étendre les privilèges qu'on avait concédés à leurs pères, ils ont voulu les étendre à un tel point, que le peuple n'ayant plus de place où reposer, a rompu les digues; un homme de rien, un moukre, a marché en avant; — qu'importe l'homme, si la justice est dans sa droite? — et puis, le vent révolutionnaire qui a traversé l'Europe, passait alors dans le Liban; les Libanais ont donc fait leur révolution; — elle a dépassé leurs intentions,

il est vrai ; — n'est-ce pas le sort de toutes les révolutions ?

J'ai dit que les fellahs étaient dans leur droit, en agissant de la sorte. Voici pourquoi :

En Orient, toute question politique est ramenée à sa source véritable : la religion. Il en est de même du reste en tous pays, quand on veut bien y regarder de près et quoiqu'on dise ; à n'en juger que par la crise survenue en Europe, à propos de la Papauté. Or, en Orient, où l'encombrement de nos nécessités matérielles n'existe pas, où l'on n'a jamais songé aux frontières naturelles d'une nation, où l'on croit encore que l'Idée ne se comprime pas par des fortifications, que les peuples peuvent s'accroître, se multiplier à leur aise et que tout homme a droit au coin de terre où Celui qui donne la vie l'a déposé ; — l'on rencontre moins que chez nous, des citoyens de telle ou telle province que des apôtres de telle ou telle secte ; moins des soldats,

esclaves de Princes que de libres défenseurs d'idées ; et c'est ainsi que depuis des siècles, l'on a vu se continuer cette noble lutte de l'esprit humain entre chrétiens, musulmans, païens, druses, juifs, idolâtres, ansariés, métoualis et schismatiques, tous donnant leur sang, non pour agrandir le domaine d'un tyran, mais pour faire prévaloir ce que leur conscience leur dit être la vérité.

Quant aux Maronites, ils sont enfants de l'Évangile ; toute leur constitution politique est là ; c'est assez dire que le principe de liberté se retrouve dans toutes leurs tendances, puisqu'ils ont celui de l'égalité la plus large comme point de départ.

Plusieurs voyageurs ont écrit que ce peuple vivait sous le régime de la féodalité ; d'autres l'ont répété, car il est plus facile d'écrire un livre de *voyages* avec les documents que l'on trouve à la Bibliothèque impériale qu'avec ceux que l'on

n'obtient qu'à la condition de vivre de la vie des peuples dont on a la prétention de tracer le caractère; — et puis, tant de gens de nos jours appliquent à tort et à travers ce mot féodalité, sans s'être donné la peine de chercher à connaître la chose qu'il représente, et quoiqu'on dise de la grande perspicacité du monde civilisé, il est encore si aisé de lui faire croire ce que l'on veut *quand on vient de loin*, — qu'il a été et qu'il reste établi que le système féodal est en pleine activité dans le Liban.

Et pourtant, rien n'est moins vrai : — le vénérable et savant patriarche des Maronites me disait avec raison, à propos des us et coutumes politiques de son pays : — « Où il n'y a pas de fiefs, il n'y a pas de « féodalité. Or, jamais un district n'a été « donné en fief à un gouverneur, jamais « les Maronites n'ont été les hommes- « liges des gouverneurs des districts ; en « fait, ils ont pu accepter leur prépondé-

« rance, se soumettre à leur administra-
« tion, garder du respect pour l'autorité
« morale des puissantes et antiques famil-
« les; mais en droit, ils n'ont aliéné ni
« leur autonomie, ni leur volonté natio-
« nale. Un système hiérarchique a fonc-
« tionné, au nom du peuple et du souve-
« rain, comme cela se voit chez les peu-
« ples les plus libres; c'est ainsi que même
« sous le grand Béchir, lorsqu'un cheik
« avait assez d'influence pour entraîner
« ses administrés à prendre les armes
« contre un de ses voisins, l'émir sévissait
« aussi bien contre les fellahs que contre
« le cheik, les considérant comme re-
« belles, au même titre. »

Néanmoins, les cheiks, comme on l'a vu, ont tenté d'ériger en droit ce qui n'était que privilège. Ils avaient conquis la reconnaissance publique en concourant de leurs propres deniers à bâtir des monastères; ils eussent dû se considérer assez récompensés d'une bonne action,

surtout dans ce siècle fécond en ingratitude de toute sorte ; mais pour le malheur de leurs maisons, ils voulurent davantage ; ils ne furent pas à la hauteur de leur générosité et ils essayèrent d'en tirer un intérêt usuraire.

Je pourrais, si le cadre de ce travail me permettait de longs détails, apporter à l'appui de ces jugements, des faits qui m'ont été rapportés sur les lieux mêmes, et qui m'ont prouvé jusqu'à quel point l'aveuglement du pouvoir et la vanité native de l'Arabe avaient entraîné les cheiks dans une voie scandaleuse. — Par exemple, on a vu tel cheik avoir la prétention d'exiger d'humbles excuses vis-à-vis de son fils âgé de cinq ou six ans, de la part du vénérable Général d'un ordre religieux, qui avait omis de se lever à l'entrée du bambin dans son divan. — On a vu tel autre s'installer avec ses amis dans les couvents, et sous prétexte que ces couvents avaient été dotés par sa

famille, s'y livrer, gratuitement, pendant plusieurs jours, aux excentricités du trop manger et du trop boire. Il arriva même qu'un d'eux, ayant un jour trouvé la porte du couvent d'Harissa justement fermée à son intempérance, se mit en embuscade en criant aux moines :
« — On vous a concédé un terrain pour
« bâtir votre couvent, mais si vous en
« franchissez les limites, vous êtes alors
« sur ma terre, et je vous tue. » — Le peuple maronite, qui considère les maisons de son Dieu comme autant d'asiles contre toute tyrannie, ne pouvait tolérer ces attentats monstrueusement stupides ; — aucun peuple de la terre ne les eût tolérés ; — aussi, les cheiks tombèrent-ils, eux et leurs biens, sous les coups de l'indignation publique ; et ce fut justice.

Mais j'y reviens, qu'eût eu à faire l'Angleterre dans ces luttes intestines ? De quelle importance eussent été des intérêts étrangers devant cette légitime révo-

lution ? L'Angleterre n'est venue qu'après, après que les Druses, voyant l'anarchie chez les Maronites, anarchie qui suit naturellement toute révolution, crurent pouvoir prendre les armes et commencer cette épouvantable guerre, dont les premiers motifs avaient été des assassinats partiels et des rixes isolées, pour des griefs personnels qu'avait rendus inévitables, depuis 1840, la double et contradictoire administration de caïmacanats druse et chrétien. — L'Angleterre n'est venue qu'après, comme toujours, aussi terrifiée que nous par l'horreur des massacres, aussi ignorante que nous des trahisons et des complicités qui les avaient permis et actionnés, aussi désireuse que nous de punir les coupables, mais n'oubliant malheureusement pas de jalouser notre influence dans ces contrées.

Non, les agents de la politique anglaise n'ont pas l'influence qu'on se plaît à leur accorder ; — On ne s'acquiert ordinaire-

ment la confiance d'un peuple que par le respect de ses institutions fondamentales qui sont la sauvegarde de ses mœurs intimes ; il faut respecter et aimer même le peuple que l'on veut conquérir ; et la raideur typique que l'Anglais tient à honneur de conserver vis-à-vis de l'étranger, fait qu'on le déteste. On a pu en juger par la dernière insurrection de l'Inde et sans aller si loin, rien qu'en passant seulement à Malte, l'on peut constater la justesse de cette observation. Il ne faut pas beaucoup réfléchir sur la nature de l'Anglais, pour comprendre qu'il n'a aucune des conditions nécessaires à l'esprit de conquête. Il semble être inaccessible aux idées abstraites, et sa morale politique ne dépasse jamais les questions de gros sous. Les Arabes mêmes ne s'y trompent pas ; selon eux, la raison de l'intervention anglaise, en 1840, est que Méhémet-Ali projetait de transporter ses fabriques cotonnières en Syrie, où elles eussent pu prendre une

extension que le climat d’Egypte leur refuse; ce qui, grâce à une main-d’œuvre peu coûteuse, eût forcément rendue inutile en Syrie l’exportation des produits britanniques. — Où le Français établit une école, l’Anglais établit un comptoir. L’Anglais ne se risque que pour ses associés. L’Anglais s’applique à se garer contre ses propres élans de dévouement; l’abnégation étant une vertu qui détruirait l’intégrité de la magistrale personnalité de John Bull. On voit parfois sur la face flegmatique de l’Anglais le masque grimaçant de la philanthropie administrative, mais jamais le suave sourire de la charité.—La seule supériorité, supériorité incontestable de l’Anglais, est de savoir profiter des événements; — il en a conscience et il ne tend du reste qu’à cela. — Il est pirate avant tout; et c’est pourquoi on le rencontre à toutes les escales, dans toutes les directions, sous toutes les zones, rôdant autour de toutes les plages, toujours prêt

à faire main-basse sur les épaves des navires qui sombrent. — De profiter des accidents, à les faire naître, il y a loin.

III

Certainement, c'est une puérile terreur que celle qui prête tant de machiavélisme à la diplomatie européenne. Ses moindres actes sont vite connus aujourd'hui, et leurs conséquences aussi vite appréciées. Il est donc sage de s'en tenir à cette vérité de M. de La Palisse, que de nos jours, la diplomatie est dépendante des événements, et que les événements se rient de la diplomatie.

Cela n'a trait, bien entendu, qu'à la diplomatie d'Europe, où les gouvernements tendant plus ou moins vers le libéralisme, les affaires publiques arrivent à être du

domaine de tous et à se traiter au grand jour de la publicité et de la libre discussion ; car, pour ce qui est de la diplomatie des Orientaux ; quiconque a tenté d'en suivre les méandres et de saisir le vrai sens de ses arabesques hiéroglyphiques, reconnaît qu'elle renferme encore, grâce sans doute à l'action imprévue de l'autorité individuelle et despotique dont elle dispose, certains raffinements inédits, et de sombres arcanes, que jusqu'à présent l'on ne s'est peut-être pas assez appliqué à pénétrer par une étude plus approfondie de l'état moral et politique des peuples dont nous recherchons l'alliance ou le ralliement à nos idées.

Je ne prétends pas dire néanmoins qu'il ne faille pas accorder une certaine importance aux influences qu'exercent les diplomaties européennes dans ces contrées. L'influence française en Syrie est incontestable ; les réformes salutaires qu'elle a obtenues sont justement appréciées par les

chrétiens du Liban ; aussi est-elle jalouſée et ſouvent contrecarrée par les autres puiffances, par la Russie ſurtout qui ſ'appuie ſur les Grecs ſchiſmatiques, et par l'Angleterre qui croit pouvoir compter ſur les Druses. Mais, je le répète, aucune de ces influences n'a pu peſer aſſez dans la balance qui a déterminé la catastrophe de 1860.

On connaît aujourd'hui les véritables coupables, et ce ne ſont pas les Druses comme on le croyait tout d'abord ; il n'y avait pas de Druses dans la conſpiration de Damas. Que les Druses aient profité de la trahison des officiers et des pachas turcs, ſoit ; mais réduits à leurs propres forces, ils n'euffent pu produire tant de désastres. On les a même pouſſés dans un traquenard, afin de leur faire payer les pots caſſés.

Les Druses, tout autant que les Maronites, ſont les ennemis naturels des Muſulmans.

Avant 1840, Druses et Maronites vivaient en bonne intelligence. La preuve en est dans le grand nombre de villages mixtes qui couvrent le Liban.

On a écrit bien des choses fausses sur les Druses; on les a représentés comme étant un peuple cruel, barbare, abruti, inhospitalier, idolâtre, etc.

Pour ceux qui jugent des mœurs d'un peuple par sa religion, ils verront si ces accusations sont fondées, en consultant ces espèces de Commandements de la religion druse.

« Reconnaître un seul Dieu, sans chercher à pénétrer la nature de son être et de ses attributs; confesser qu'il ne peut être saisi par les sens, ni être défini par les discours; croire que la Divinité s'est montrée aux hommes, à différentes époques, sous une forme humaine, sans participer à aucune des faiblesses et des imperfections de l'humanité; qu'elle s'est fait voir enfin, au commencement du

cinquième siècle de l'hégire, sous la figure de Hakem-biamr-allah ; que c'est là la dernière de ses manifestations, après laquelle il n'y en a plus aucune autre à attendre ; que Hakem a disparu, en l'an 411 de l'hégire, pour éprouver la foi de ses serviteurs, donner lieu à l'apostasie des hypocrites et de ceux qui n'avaient embrassé la vraie religion que par l'espoir de récompenses mondaines et passagères ; que, dans peu, il va reparaître plein de gloire et de majesté, triompher de tous ses ennemis, étendre son empire sur toute la terre, et rendre heureux pour toujours ses adorateurs fidèles ; croire que *l'Intelligence universelle* est la première des créatures de Dieu, la seule production immédiate de sa toute-puissance ; qu'elle s'est montrée sur la terre à l'époque de chacune des manifestations de la Divinité, et a paru enfin du temps de Hakem sous la figure de Hanza, fils d'Ahmet ; que c'est par son ministère que toutes les autres créatures ont été produites ;

que Hanza seul possède la connaissance de toutes les vérités, qu'il est le premier ministre de la vraie religion, et qu'il communique immédiatement ou médiatement aux autres ministres et aux simples fidèles, mais dans des proportions différentes, les connaissances et les grâces qu'il reçoit directement de la Divinité, et dont il est l'unique canal; que lui seul a immédiatement accès auprès de Dieu, et sert de médiateur aux autres adorateurs de l'Être suprême; reconnaître que Hanza est celui à qui Hakem confiera son glaive, pour faire triompher sa religion, vaincre tous ses rivaux et distribuer les récompenses et les peines suivant les mérites de chacun; connaître les autres ministres de la religion et le rang qui appartient à chacun d'eux; leur rendre à tous l'obéissance et la soumission qui leur sont dues; confesser que toutes les âmes ont été créées, par l'Intelligence universelle; que le nombre des hommes est toujours le même, et que les âmes passent successi-

vement dans différents corps, qu'elles s'élèvent, par leur attachement à la vérité, à un degré supérieur d'excellence, ou s'avilissent, en négligeant ou abandonnant la méditation des dogmes de la religion ; pratiquer les sept commandements que la religion de Hanza impose à ses sectateurs, et qui exigent d'eux principalement la véracité dans les paroles, la charité pour leurs frères, le renoncement à leur ancienne religion, la résignation et la soumission la plus entière aux volontés de Dieu ; confesser que toutes les religions précédentes n'ont été que des figures plus ou moins parfaites de la vraie religion, que tous leurs préceptes cérémoniels ne sont que des allégories, et que la manifestation de la vraie religion entraîne l'abrogation de toutes les autres croyances. »

Tel est, en abrégé, le système de la religion enseignée dans les livres des Druses, dont Hanza est le fondateur, et dont les sectateurs sont nommés unitaires.

IV

Il n'y a donc rien, dans la religion des Druses, qui s'oppose, d'une façon absolue, à ce qu'ils vivent de la même vie politique que les Maronites. Les Druses se déclarant, à l'occasion, chrétiens ou musulmans, et se faisant surtout protestants, moyennant finances, avec les missionnaires de la Société biblique, sans pour cela se considérer comme des apostats ; puisqu'ils prétendent que leur religion, qui me paraît être un des rameaux de l'ancienne initiation maçonnique d'Égypte, renferme et complète même toutes les autres croyan-

ces. Qui peut le plus peut le moins, disent-ils.

Il en est de même pour les autres sectes qu'on rencontre dans la Montagne.

On trouve heureusement dans toutes les religions, si dissemblables qu'elles paraissent être par leurs pratiques, un même fond de morale universelle, — éternelle révélation divine — qui fait qu'elles subsistent, et il y a longtemps qu'un grand théologien a reconnu que l'ignorance est la principale cause des schismes et des idolâtries qui divisent les hommes.

En effet, les Musulmans eux-mêmes, s'ils n'étaient trop souvent aveuglés par le fanatisme, m'a dit un Maronite érudit, pourraient, par une plus consciencieuse interprétation du Coran, se départir de leur exclusivisme brutal à l'égard des chrétiens et des israélites.

Ainsi, le verset 130 de la surate II contient ces mots :

« Nous croyons aux livres qui ont été

donnés à Moïse et à Jésus; aux livres accordés aux prophètes par le Seigneur; nous ne mettons point de différence entre eux et nous et nous nous abandonnons à Dieu.»

Et le verset 50 de la surate V :

« L'Évangile contient la lumière de la direction. »

Et le verset 43 de la surate III :

« Il lui enseignera (à Jésus) le livre et la sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira, je viens vers vous accompagné des signes du Seigneur. »

Et le verset 157 de la surate IV :

« Il n'y aura pas un seul homme, parmi ceux qui ont foi aux Ecritures, qui ne croie en lui avant sa mort; au jour de la résurrection, il (Jésus) témoignera contre eux. »

Enfin, Mahomet, au verset 45 de la surate XXIX, conseille à ses sectaires « de n'engager des controverses avec les hom-

mes des Ecritures que de la manière la plus honnête. »

Il est vrai que nous sommes encore bien éloignés, malgré les tentatives de civilisation faites à Stamboul, du jour où les sectaires de Mahomet voudront observer envers les peuples chrétiens d'Orient ces principes de simple humanité. Mais qu'importe au sujet dont il est question ici ? Il y a fort peu de Musulmans dans la Montagne et ceux qu'on y rencontre n'y sont venus que pour se mettre à l'abri des vexations turques ; il ne faut donc pas perdre de vue que s'il y a dans le Liban des questions religieuses qu'il n'appartient qu'au temps de vider, il y a surtout une question qui domine toutes les autres et qu'il appartient aux Puissances européennes de résoudre, et cette question majeure est celle de la nationalité libanaise.

L'occasion était bonne pour arriver à une solution, lors de l'occupation française en Syrie. Les Puissances ont cru devoir la laisser échapper.

V

Le gouvernement français, en consentant à rappeler ses troupes, dont l'envoi avait été demandé par toute l'Europe indignée de la violation sanglante du Hat-Houmayoun, a fait les réserves suivantes, stipulées dans une lettre de M. Thouvenel, en date du 3 mai 1861, à M. le marquis de La Valette, alors ambassadeur à Constantinople.

« Nous évacuerons donc la Syrie à
« la date fixée par le traité de Paris, mais
« nous n'y procéderons qu'après avoir
« hautement exprimé nos appréhensions

« et en recommandant instamment à la
« Porte de prouver qu'elle dispose, ainsi
« qu'elle l'a affirmé, des moyens nécessai-
« res pour garantir les chrétiens contre le
« retour des calamités qu'ils ont subies.
« Nous n'aurons ainsi manqué à aucun de
« nos devoirs ; nous avons d'une part, ex-
« posé aux Puissances les motifs qui nous
« portaient à croire qu'en s'effectuant
« avec la réorganisation administrative
« du Liban, l'évacuation serait préma-
« turée ; de l'autre, nous n'avons négligé
« aucun soin pour mettre la Porte en de-
« meure de satisfaire aux obligations
« qui incombent à tout gouvernement ré-
« gulier envers ses sujets.

« En présence d'un acte international,
« monsieur le marquis, nous ne pouvions
« faire davantage et notre responsabilité
« est sauvegardée, mais l'expiration
« même du terme pendant lequel nous
« étions liés par des nécessités résultant
« d'un accord débattu et réglé avec les au-
« tres cabinets, nous rend notre entière

« liberté d'appréciation et de conduite.
« Nous serons donc les maîtres d'exami-
« ner en dehors de toute stipulation spé-
« ciale, les événements qui viendraient à
« surgir en Syrie, et nous n'avons pas à
« dissimuler à la Porte que des traditions
« séculaires nous imposeraient le devoir
« de prêter aux chrétiens du Liban un ap-
« pui efficace contre de nouvelles persécu-
« tions.

« Vous voudrez donc bien vous expli-
« quer en ce sens avec Aali-Pacha et lui
« donner lecture et copie de cette lettre.»

Cette énergique déclaration, n'ayant rencontré aucune objection de la part des Puissances, a désormais, forcément le caractère d'un fait accompli.

Du reste, le gouvernement, par ces réserves, n'a fait que continuer la politique traditionnelle de la France en Orient, relativement aux nations chrétiennes, dont elle est, et fut toujours, depuis les Croisades, la protectrice naturelle.

Deux principes politiques sont et seront

encore longtemps en présence, malgré les traités, conventions ou protocoles signés et paraphés à Constantinople, à Paris ou à Londres : — d'une part, le *statu quo* industriel et l'extinction par la conquête de la race chrétienne; de l'autre, l'activité et la fraternité par le progrès moral et scientifique entre toutes les races, à quelque religion qu'elles appartiennent; en deux mots, l'Islamisme et le Christianisme.

Grâce aux avantages géodésiques de leur pays, grâce aussi à une énergie peu commune, providentielle peut-être, les chrétiens du Liban sont restés jusqu'à ce jour les soldats apostoliques de la civilisation européenne au milieu des camps hostiles de l'Islam; ils sont nos frères par le cœur, par le sang, par leur foi, par leurs aspirations; les Croisés ont contracté des alliances parmi eux; Louis XIV les a dotés de riches églises; Napoléon III leur a prêté le secours de ses armes; le drapeau qu'ils arborent est le nôtre; et c'est pour-

quoi, malgré la distance matérielle qui les sépare de nous, nous ne pouvons apprendre sans en être profondément émus qu'un danger les menace, ni les priver un instant de notre fraternelle sollicitude.

Néanmoins, il faut en convenir, l'influence française, tout en grandissant chaque jour dans toute la Syrie en général, ne se maintient pas sans lutte parmi les populations du Liban; car elle y rencontre pour antagonistes l'Angleterre, agissant par ses prédicants sur les Druzes, dont les chefs s'honorent toujours de son protectorat; la Russie, agissant par un faux libéralisme sur les Grecs schismatiques; l'Autriche, agissant par quelques missionnaires de la Société de Jésus sur ces derniers, dont ils poursuivent ardemment la conversion; et les Maronites eux-mêmes qui, dans leur désir d'être plutôt les sujets de l'empereur Napoléon que les tributaires du sultan Abdul-Azis, feignent quelquefois de ne pas comprendre les né-

cessités ou les empêchements d'une diplomatie collective et rendent trop souvent le gouvernement français seul responsable des mesures prises par les cinq Puissances.

VI

Mon long séjour dans la Montagne libanaise m'a permis d'apprécier les qualités natives du peuple maronite, et je me sens porté naturellement à atténuer ses fautes politiques, en raison de ses naïves et bonnes intentions et du sentiment puissant de patriotisme qui ne cesse de l'animer.

Que demande-t-il après tout ? Qu'on ne porte pas atteinte à ses autonomies et qu'on le consulte au moins pour lui donner un chef ; puisque les nécessités de l'équilibre européen exigent encore qu'il ne

jouisse pas de son entière indépendance. Est-ce donc là une si exorbitante prétention ?

Non, certes ; car les Maronites, au point de vue des connaissances morales, scientifiques et politiques, ont atteint aujourd'hui le degré de l'émancipation et sont dignes en tous points de l'indépendance nationale qu'ils sollicitent.

L'instruction populaire a fait, depuis trente ans, des progrès immenses dans la Montagne et y a développé, comme ailleurs, le sentiment de la dignité civique et de la liberté.

Et les Maronites n'oublient pas que c'est à la France principalement qu'ils doivent ce bienfait.

En effet, l'œuvre des écoles d'Orient n'est-elle pas, parmi toutes les bonnes œuvres dont notre pays est prodigue, une des plus admirables, une des plus libérales ; puisqu'elle tend constamment à arracher l'Orient chrétien à l'ignorance dans la-

quelle l'ont plongé la conquête des barbares infidèles, et à lui faire recouvrer la lumière civilisatrice de l'Évangile dont il a été le premier gratifié.

Une école de plus, une mosquée de moins ; c'est-à-dire une éclaircie de plus au travers de la sombre haie du despotisme et un verrou de moins à la prison de l'intelligence qu'on nomme l'Islam. Voilà le résultat.

Aussi, les écoles établies sur tous les points principaux de la Syrie sont-elles encombrées d'élèves assidus.

Le collège d'Anthoura, fondé en 1834, jouit d'une réputation méritée. Il est tenu par les Lazaristes, et son beau et vaste local, situé dans une position ravissante, au fond d'un vallon du Liban, appartient au gouvernement français. Le programme qu'on y suit est celui de l'instruction primaire supérieure en France.

Les missionnaires jésuites ont également à Ghasir un collège important qui

date de 1845. L'enseignement pour ceux des élèves qui se destinent à l'état ecclésiastique est à peu près celui des petits séminaires de France. Le programme pour les autres élèves est celui de nos établissements secondaires. Il y a en outre des cours spéciaux d'arabe, d'italien, de turc. Tous les élèves y parlent le français. Les jésuites ont aussi créé un grand nombre d'écoles primaires dans divers endroits ; ils ont à Beyrouth surtout, leur maison mère, où l'on enseigne le français, la lecture et l'écriture arabes, le syriaque, la géographie, l'arithmétique, les éléments de la littérature, etc.

L'instruction des filles n'est pas négligée non plus en Syrie.

La congrégation des filles du Sacré-Cœur, les religieuses mariamettes, les sœurs de Saint-Joseph et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul se sont chargées de cette mission. L'établissement de ces dernières, à Beyrouth, contient même une

école normale pour les jeunes filles du pays qui se destinent à l'instruction dans la Montagne.

J'ai visité la plupart de ces établissements, et j'ai été vraiment surpris, j'en conviens, d'y trouver un niveau d'instruction si élevé, au collège de Ghasir principalement, où j'ai reçu un accueil dont je n'oublierai jamais la chrétienne cordialité. J'ai pu là, pendant plusieurs mois, suivre les progrès rapides des élèves, constater leurs nombreuses aptitudes et me rendre compte, par une observation sérieuse du développement de ces jeunes intelligences, de ce que pourraient être les hommes de ce pays. Pour l'observateur, l'enfant révèle l'homme. Aussi, que de bonnes heures j'ai passées au milieu de ces enfants qui reçoivent aujourd'hui dans le cœur, dans la tête et dans l'âme, tous les principes, tous les enseignements qui font les grandes nations.

Depuis longtemps, du reste, les Musul-

mans eux-mêmes ont reconnu la supériorité d'intelligence et de savoir des chrétiens d'Orient, et le gouvernement turc en a été réduit à leur confier la plupart des emplois qui exigent une certaine instruction. C'est ainsi que bon nombre de pachas turcs, prétendus grands hommes politiques, ont dû toute leur célébrité à des chrétiens syriens, grecs ou arméniens, qui les servaient en qualité de secrétaires.

VII

Les Maronites sont de mœurs douces, austères, et d'un commerce agréable et facile. Ils ont à un haut degré le culte de la famille. Le père, ou chef de la maison, jouit de tous les respects ; c'est à ce point que j'ai vu dans un divan, un homme de trente ans, un soldat de Youssef Karam, attendre humblement, pour demander son tchibouk, que son père lui en eût donné la permission. En un mot, lorsqu'on pénètre dans l'intimité d'une maison maronite, l'on se croirait au temps de la vie patriarcale.

Les femmes sont également fort respectées. Elles ne sont pas séquestrées comme les femmes musulmanes, mais comme elles, elles ont le plus souvent le visage couvert d'un voile. Elles ne se mêlent pas à la vie agitée des hommes, elles ne mangent même que rarement à la même table et vivent retirées dans l'intérieur. Mais à elles la royauté du foyer, à elles les soins de la famille et le service de l'homme qui les protège. Cet état semble devoir les rendre plus heureuses que ne le sont les femmes d'Europe, car il est certainement plus en harmonie avec leur nature toute de sollicitude et de dévouement.

On a prétendu que le peuple maronite était ingouvernable ; et cependant, une heureuse particularité de ses mœurs suffit à démontrer le contraire. Jusqu'à ce jour le sentiment du respect est resté intact à tous les degrés de sa hiérarchie sociale, malgré les transformations politiques qu'il a subies.

La perte du respect, a dit un éminent homme d'Etat, est pour un peuple la pire des calamités que lui apportent les révolutions.

Le peuple maronite a su éviter cette calamité ; et c'est probablement à son caractère profondément, sincèrement religieux qu'il le doit.

Il est à remarquer que, dans le Liban, presque toutes les églises sont bâties au sommet des collines, de façon à dominer les habitations groupées autour ; contrairement à ce qui se voyait en Europe au Moyen âge, où les châteaux-forts dominaient les églises. Chez nous, c'était la force qui primait l'idée ; là-bas, c'est l'idée qui dirige la matière. Ainsi, au sommet de la société maronite, le Patriarche ; à la base, le peuple, le travailleur, l'agriculteur qui tend à s'élever par l'instruction ; au centre, l'homme de guerre, le chef politique et militaire, l'exécuteur des lois, la bourgeoisie propriétaire du sol,

espèce de Tiers-Etat, dont l'action est pondérée par la volonté démocratique d'en bas et par la volonté absolue d'en haut.

Le rite maronite est à peu près semblable au rite latin.

Le clergé a su se faire aimer et respecter de tous. Les évêques sont ordinairement peu aisés, la plupart sont sortis du peuple, comme le Patriarche actuel, qui s'en fait gloire ; tous se conforment aux prescriptions du concile de Carthage pour la modestie du logis et de l'ameublement et ne soutiennent leur dignité épiscopale que par la foi et la bonne vie. Les prêtres se marient, cultivent leurs champs, et vivent en tous points de la vie commune.

Les cérémonies religieuses pour les trois actes principaux, le baptême, le mariage et l'enterrement, ne diffèrent des nôtres que par quelques traits de mœurs locales.

Les naissances sont signalées par des

acclamations joyeuses, surtout pour les garçons. La joie n'est d'ailleurs jamais troublée par les appréhensions que pourrait inspirer l'état de l'accouchée, car les femmes de la Montagne sont tellement robustes que le plus souvent elles enfantent sans pour cela cesser de vaquer à leur ménage. Après avoir baptisé l'enfant, on lui fait faire trois fois le tour de l'église et les prêtres l'accompagnent jusqu'à la demeure des parents, où ils sont l'objet de tous les honneurs. Un usage, qui offre, dit-on, des inconvénients, mais qui persiste parce qu'il prend sa source dans un beau sentiment, veut que parmi les femmes qui visitent une accouchée, toutes celles qui nourrissent donnent leur sein au nouveau-né; de sorte que les enfants des hauts personnages, à cause du plus grand éclat qu'a eu l'événement de leur naissance, sont ceux qui peuvent compter le plus de frères de lait dans le pays.

Le mariage est, comme chez nous,

salué par des réjouissances ; mais les préliminaires ont gardé toute la naïveté des temps primitifs. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il envoie un prêtre et deux témoins chez les parents de celle qu'il a choisie, et qui est consultée d'abord sur l'union proposée. On règle ensuite les conditions du contrat. La chose conclue et bénie, on en fait part au jeune homme qui n'a pu assister aux cérémonies des fiançailles et qui envoie alors un anneau à la jeune fille. Pendant tout le temps qui sépare ce jour de celui du mariage, quelquefois plusieurs années, les fiancés ne peuvent convenablement se voir, et leur engagement réciproque est considéré comme un demi-sacrement.

La veille du jour fixé pour le mariage, la fiancée se fait teindre les ongles en rouge, avec du henné. Le jour même, dès le matin, a lieu la cérémonie de l'habillement : les vêtements du marié sont apportés en grande pompe par un des té-

moins qui fait trois fois le tour de la salle en les tenant en l'air, ayant à sa suite plusieurs invités dansant et chantant. Des femmes reproduisent cette scène chez la mariée. Ensuite une troupe bruyante et joyeuse sort de la maison du jeune homme et va chercher la jeune fille, qu'elle ramène ordinairement montée sur un cheval et le visage couvert d'un voile très-épais ; elle est aussitôt introduite dans une chambre où l'attendent les femmes invitées. C'est le plus souvent à l'entrée de cette pièce qu'a lieu le mariage ecclésiastique ; la porte est fermée par un rideau ; d'un côté se tiennent l'époux, le prêtre et les hommes, de l'autre l'épouse et les femmes, de sorte que les mariés ne peuvent se voir ; l'épousée écarte faiblement le rideau de la main pour recevoir l'anneau nuptial ; puis, après la bénédiction, les réjouissances recommencent avec un vacarme extrême, mais toujours les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Pendant huit jours, la jeune mariée demeure pudiquement voilée pour recevoir toutes les visites qu'on lui fait, parle peu et ne répond guère aux compliments qu'on lui adresse que par des signes de remerciement. Au bout de ces huit jours, les parents se rassemblent dans la maison des nouveaux mariés, leur apportent des présents, ce qui est une nouvelle occasion de réjouissance, et tout rentre ensuite dans la vie commune.

Si pour les baptêmes et les mariages, la joie des Maronites est bruyante, leur tristesse ne l'est pas moins pour les enterrements. A peine une personne a-t-elle expiré que commencent des pleurs et des cris lamentables qui ne cessent que lorsque la bière est dans la fosse. S'il s'agit d'un personnage, des pleureurs et des chanteurs à gages parcourent les rues pendant huit jours en chantant ses louanges, et s'il a été homme de guerre, on l'accompagne à sa dernière demeure en

chantant ses exploits; tous les assistants sont munis de petits cierges allumés pendant l'office. Ce jour-là tout le monde trouve à manger dans la maison du défunt, et les prêtres, il y en a par centaine, reçoivent certaine somme pour dire des messes. Puis, durant toute une semaine, le cheval tout harnaché du défunt est promené dans le district et chacun des chanteurs porte à la suite quelque pièce de son armure.

VIII

Mais le trait le plus caractéristique des mœurs des Maronites et qui semble couronner d'une auréole l'édifice de leurs institutions politiques, sociales et vraiment chrétiennes, c'est le droit à l'hospitalité.

C'est ce trait dominant de la physionomie de ce peuple qui apparaît d'abord à tous les étrangers ; j'en fus frappé moi-même dès mon arrivée dans la Montagne ; je le constatai partout, dans toutes les classes, durant mon séjour ; et à ce sujet je rappellerai une circonstance entre mille :

C'était peu de temps après les massacres des chrétiens et je me rendais au couvent des Arméniens à Beit-Krachbou, où, je dois le dire ici en passant, les bons et vénérables religieux de Saint-Antoine m'ont accueilli de telle sorte que je garderai toujours bon souvenir des amitiés que j'ai contractées parmi eux.

La route par terre n'étant pas encore assez sûre, nous nous étions, mon compagnon de voyage et moi, embarqués à Beyrouth dans un petit canot, avec quatre rameurs et un jeune Arabe à notre service.

Surpris par la nuit, après cinq heures de mer mauvaise, nous dûmes accoster à Djouny.

Une trentaine d'hommes, à la vue de notre embarcation, s'étaient rassemblés sur la plage ; nos bateliers, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, nous prirent sur leurs épaules et nous portèrent au milieu d'eux sur la terre ferme. C'est le seul moyen de débarquement en cet endroit, car l'ancien

port étant détruit, la mer vient mourir dans les sables et ne permet pas aux bateaux de s'avancer à plus d'une vingtaine de mètres du rivage.

Après les nombreux salamalecs d'usage, tous ces gens, qui ne nous connaissaient pas, qui ne savaient ni où nous allions ni d'où nous venions, se disputèrent longuement à qui aurait l'honneur de nous héberger. Enfin, un des notables de l'endroit l'emporta, et nous le suivîmes pendant une demi-heure environ à travers un sentier aride, rocheux, montueux, qui conduisait à son habitation sise sur une colline.

En entrant dans la maison de notre hôte, deux enfants, qui jouaient sur une natte, vinrent nous baiser la main et disparurent aussitôt avec leur mère.

Ce baiser de main a une signification touchante ; par là les enfants disent à l'étranger : — « Puisque tu es notre hôte, toute la maison de notre père t'appar-

tient, c'est toi seul qui commandes ici désormais, et nous nous mettons sous ta protection.»

On nous servit d'abord le café, des sorbets et des narghilehs, tandis que les femmes de service, sans proférer une parole, s'empressaient pour notre souper et notre coucher.

On nous apporta bientôt un grand plateau chargé de poissons frits à l'huile, de dattes, de mouton grillé, de riz, d'œufs, de sucreries, de pâtes, de salades de fleurs, de confitures, etc. ; le tout arrosé d'une ou deux bouteilles de vin de Chypre.

Le souper fut dévoré gaiement en compagnie de notre hôte et de son frère, qui portèrent plusieurs toasts à la France.

On nous conduisit ensuite à notre *chambre à coucher*.

Les Maronites ne sont guère encombrés par le mobilier : — Deux lits improvisés au moyen de deux minces matelas de

paille hachée étendus sur une natte, des couvertures et des draps blancs cependant, et un coussin rembourré également de paille pour oreiller ; une cruche d'eau, une image de la Vierge, des armes suspendues à la muraille, — et c'était tout.

Le lendemain étant un jour de fête religieuse, nous dûmes nous rendre à l'église, avec toute la famille, qui se rangea pour nous laisser passer devant. Après l'office, des habitants vinrent nous offrir des fleurs, firent cercle autour de nous et nous entretinrent des événements qui venaient de mettre leur pays en deuil. Nous leur laissâmes quelques mots d'encouragement et nous retournâmes à la maison de notre hôte.

Notre *chambre à coucher* avait été transformée en un divan. Force fut de fumer encore, de boire du café avec quelques visiteurs et d'avaler, avant de partir, deux grandes jattes de lait sucré que les femmes nous envoyèrent. Enfin,

nous parvînmes à quitter ces braves gens ; et en passant devant l'entrée principale de l'habitation, nous vîmes les deux maîtresses de la maison, debout sur le seuil, le visage découvert, entourées de leurs enfants, rester là pour nous dire adieu et nous offrir leurs bons souhaits.

Tous ces détails peuvent paraître puérils, néanmoins ils sont de nature à étonner le voyageur, surtout si l'on songe qu'ainsi que je l'ai dit plus haut, notre hôte ignorait même notre nom, que nous n'avons su le sien que depuis, et que l'offre de reconnaître en monnaie son accueil eût été pour lui une injure sanglante.

IX

J'ai cru devoir donner cette courte esquisse des mœurs maronites, pour démontrer plus clairement qu'un pareil peuple ne mérite pas toutes les rigueurs que ses divers conquérants lui ont fait souffrir.

Son plus grand crime est de vouloir se gouverner lui-même, ou tout au moins d'avoir pour gouverneur un des siens.

C'est sur cette dernière prétention que les Puissances protectrices devraient porter leur attention.

On ne s'y est pas assez arrêté lors de la rédaction des Règlements de 1861, et

l'on a vu depuis que ces Règlements étaient impuissants à empêcher les émeutes qu'ont fomentées et que peuvent chaque jour fomenter les nombreux partisans de Youssef Karam.

Néanmoins, je dois le reconnaître, un pas énorme a été fait en faveur des droits des chrétiens du Liban, et il est fâcheux que souvent ils ne tiennent pas bien compte des efforts tentés par la diplomatie et aient aggravé leur situation par des dissensions civiles.

On se rappelle qu'après les événements de 1860, Daoud-Pacha est arrivé au pouvoir dans les plus fâcheuses conditions pour faire fonctionner la Constitution, c'est-à-dire les Règlements que la Porte, d'accord avec les commissaires extraordinaires de la France, de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie a octroyés aux Libanais.

Il avait à se faire accepter, — lui, étranger, chrétien catholique, il est vrai, mais

Arménien de nation, — par les Maronites qui forment la majorité de la population libanaise, et qui avaient déclaré hautement leur vœu d'être gouvernés par un indigène.

M. Béclard, notre Commissaire extraordinaire, M. le comte de Bentivoglio, consul général, et M. le Général commandant l'expédition française s'étaient du reste prononcés en faveur du système de l'indigénat et la mésentente n'avait porté que sur le choix du candidat : — Ou Joseph Karam qui, par sa conduite au moment des massacres et dans l'exercice de son caïmacamat provisoire, s'était acquis une grande popularité ; — ou l'émir Medjid, de l'antique famille Chéab qui, grâce au prestige de son passé glorieux et au souvenir de la rude et prudente administration du Grand-Béehir, compte encore de nombreux partisans dans la Montagne.

Daoud arrivait dans un pays dont il n'avait pas encore eu le temps d'étudier

l'histoire, ni les besoins actuels, ni les ressources, et qu'il trouvait dévasté, incendié, épuisé par la guerre civile. Il allait avoir à gouverner une population encore effrayée des sanglants événements qu'elle venait de traverser, déçue par le départ de nos troupes dans ses espérances de brutales représailles, appauvrie, mutilée, divisée, découragée jusqu'à l'injustice et portée à ne voir dans le nouveau gouverneur qu'un agent de la Porte, exclusivement dévoué à la politique turco-européenne de Fuad-Pacha.

Et cependant les Maronites auraient dû comprendre alors, que le gouvernement français tout en rappelant ses troupes et échouant à la dernière Conférence dans sa tentative en faveur de l'indigénat, n'en venait pas moins de remporter une éclatante victoire diplomatique, en leur assurant, par les Règlements, une administration unique et chrétienne, dans la personne de Daoud-Pacha.

Une administration *unique* et *chrétienne* ; là était le point principal de la question ;

En effet, on se rappelait la faute que le ministère de Louis-Philippe avait commise lors de la défaite des troupes de Méhémet-Ali en Syrie, en faisant rentrer la France dans le concert européen, *sans réserves* pour nos privilèges traditionnels, pour nos droits garantis par des capitulations écrites qui remontent à saint Louis et que n'avait même pas abandonnés la Convention nationale, et pour notre protectorat naturel et séculaire dans le Liban.

Faute des plus graves qui avait amené le même ministère, malgré les sages remontrances de l'Opposition. auxquelles il ne daigna même pas répondre, à accepter ce qu'on a appelé l'Arrangement de 1842, c'est-à-dire la division de l'administration de la Montagne entre deux caïmacam : un émir druse pour les Druses, un émir maronite pour les chrétiens de tous les

rites. — Cette division qui servait si bien la politique de l'Angleterre et de la Turquie, eut forcément pour résultat d'amoindrir de moitié notre influence en Syrie et de faire naître entre Druses et Maronites cette rivalité civile dont on n'avait vu jusqu'alors aucun indice (les districts mixtes sont la preuve de ce que j'affirme) et qui devait aboutir à l'horrible duel de 1860.

Or, l'Empereur des Français, en vertu du protocole de la Conférence tenue à Paris le 3 août 1860, avait pris la généreuse initiative d'une occupation armée de la Syrie pour protéger les chrétiens tout en venant en aide au gouvernement ottoman, et par là, était moralement rentré en possession des vieux droits de la France et des chevaleresques obligations contractées sous nos anciens rois. De plus, en rétablissant, par les Règlements de 1861, une administration unique et chrétienne, il avait lieu de croire qu'il rendait efficace cette reprise

de possession et que les Maronites, je le répète, comprendraient que, partant de cette *restauration diplomatique*, si je puis m'exprimer ainsi, la vie sociale et politique des nations chrétiennes de la Syrie allait pouvoir suivre son cours, sous bonne et loyale garantie.

Mais pour leur excuse, les Maronites, après les trahisons avérées et punies, du reste, de Kurchid-Pacha à Beyrouth et d'Akmed-Pacha à Damas, avaient de bonnes raisons pour tenir en suspicion tout officier turc ; — et Daoud tenait son mandat directement de la Porte.

Et puis en dehors de la guerre qu'ils venaient de soutenir contre les Druses, ils se trouvaient, comme je l'ai dit plus haut, naturellement disposés à oublier la question principale pour les questions secondaires, la politique extérieure dont dépendait leur autonomie nationale, pour la lutte des intérêts particuliers et des passions de clocher.

Néanmoins et malgré tant de considérations et de motifs contraires, Daoud-Pacha ne se découragea pas et parvint à asseoir son gouvernement. — Il s'appliqua surtout à substituer au régime de la force qui avait le plus souvent régné jusqu'alors, celui du droit administratif. Il organisa de véritables bureaux, où il fut même interdit de fumer. — Il tenta de percevoir l'impôt, non plus par l'intermédiaire des troupes armées comme par le passé, mais au moyen de simples avertissements, contraintes, etc., imprimés. — De nombreux procès qui traînaient en longueur depuis des années furent terminés devant les divers medjilès créés par les Règlements de 1861 ; les membres de ces medjilès durent signer les procès-verbaux des tenues d'audience, ce qui établit une certaine responsabilité du juge ; en un mot, la justice remplaça l'arbitraire des gouverneurs d'autrefois et le droit des parties prévalut sur les *bakchics*. — Une innovation non

moins importante fut la nomination des *mokatadjis* ou maires par le suffrage universel.—Enfin, Daoud-Pacha, plus homme politique qu'homme de guerre, tenta de faire toutes les réformes administratives qu'il crut urgentes pour la pacification de ce petit peuple si multiple, de nations, de religions, de mœurs et d'opinions si différentes. Et il eut fort à faire, car il lui fallut satisfaire en même temps aux exigences des Maronites, des Druses, des Grecs orthodoxes et schismatiques, des chrétiens romains et arméniens, plaire aux consuls, aux Patriarches, aux évêques, aux communautés religieuses, aux négociants protégés européens, aux pachas, aux cheiks et aux paysans, sans être suspect à la France, ni à l'Angleterre, ni à la Prusse, ni à la Russie, ni à l'Autriche, ni à la Turquie surtout, dont il relevait directement. Il sut cependant se tenir à la hauteur de cette énorme difficulté et prouva, en divers cas, qu'il était

capable d'arriver à dominer la situation.

Mais son autorité effective ne s'étendit pas au delà de Sahlé ; et quoique dès 1861 on eût pris la précaution d'exiler Joseph Karam, le Kasrouan demeura en rébellion et refusa de payer l'impôt.

X

C'est dans le Kasrouan, le district le plus riche et le moins exposé aux incursions des Druses, que fut le foyer de la conspiration qui éclata en 1866. C'est dans le Kasrouan que sont la plupart des partisans de l'indigénat pour le gouvernement de la Montagne. C'est dans le Kasrouan que Joseph Karam compte ses plus dévoués amis et s'est acquis en 1860 une popularité presque égale à celle qu'il avait déjà dans le Djebbel Becharré où il fit ses premières armes, et où il jouit, du prestige dû à la mémoire de son père, le cheik Boutros

Karam, le même que M. de Lamartine a décoré du titre de *gentilhomme français*, et dont la maison d'Eden fut si longtemps hospitalière pour tous les touristes illustres qui allèrent visiter les Cèdres.

Depuis que Joseph Karam était rentré fortuitement à Eden, Daoud-Pacha avait fait faire plusieurs démarches auprès de lui pour l'amener à prendre part à son gouvernement; il lui offrait son amitié et l'engageait à se rendre à son divan, afin qu'au moins l'apparence d'une réconciliation apaisât les populations hostiles à son autorité, et lui permit de conjurer une guerre civile qui affaiblirait la nation maronite et dont le fanatisme musulman pourrait bien encore profiter.

Mais Karam récriminait contre l'illégalité de sa première condamnation à l'exil, demandait à être jugé par un tribunal régulier, et ne voulait consentir à se rendre auprès du Pacha qu'à la condition que le consul de France se porterait par écrit garant

de sa personne. Cette dernière prétention paraissait n'être aux yeux des autorités turques, qu'une fin de non-recevoir, car, pensaient-elles, Karam, simple citoyen, sujet de Daoud, n'avait aucun caractère qui autorisât notre consul à intervenir officiellement dans ce débat.

Enfin, quelques vexations administratives, une augmentation de l'impôt décrétée mal à propos et deux ou trois arrestations, prétendues arbitraires, servirent de prétexte à l'insurrection de l'année 1866 dont Karam se déclara le chef, et que Daoud-Pacha ne put vaincre qu'après plusieurs combats acharnés et avec le concours des troupes turques, — ce qui fut une nécessité regrettable, il faut le reconnaître.

Il faut même examiner avec attention ce dernier fait et se mettre en garde contre ses conséquences éventuelles.

L'occupation de la Montagne par les troupes turques est un précédent fâcheux contre l'autonomie libanaise. D'après les

Règlements de 1861, le gouverneur devait créer un corps de *zaptiés* ou gendarmerie indigène de 1,800 hommes au moins; un officier français fut chargé de l'organisation et de l'instruction de cette troupe qui, dans les événements dont je viens de parler eût eu certainement une influence morale plus grande que les soldats d'Hassan-Pacha. Aussi est-on naturellement amené à se demander pourquoi cet officier français est revenu de Syrie sans être parvenu à réunir plus de 200 hommes sous son commandement. Ce n'est pourtant pas que les indigènes soient récalcitrants à notre discipline, car je sais pertinemment que Druzes et Maronites étaient fiers de se ranger sous le commandement de notre officier et qu'ils sont aptes, sous tous les rapports, à devenir de bons soldats dans une armée régulière.

J'appuie volontiers sur ce fait, puéril en apparence, mais qui ne fut pas sans gravité dans l'esprit des populations du

Liban, relativement à notre influence. La présence d'un officier français était une double garantie et de la loyauté de Daoud-Pacha, qui l'avait demandé, et de l'efficacité de notre protectorat. Si les cadres de ce corps de zaptiés eussent été remplis, non-seulement le nouveau gouvernement eût pu imposer légalement son autorité dans le Kasrouan, mais encore il fût arrivé par ce moyen, qui ralliait Druses et Maronites sous le même drapeau, à la réconciliation entre ces deux nations ; — réconciliation demandée, du reste, de part et d'autre aujourd'hui et reconnue nécessaire, indispensable à la vie politique et aux intérêts sociaux de toute la Montagne, principalement dans les districts mixtes, à Dair-el-Kamar surtout, où devrait toujours siéger le gouvernement. — Mais les indigènes ont cru voir dans les attermoiements à parfaire l'effectif de cette troupe, une combinaison de la politique turque qui tend toujours à la division, et

dans le départ de notre officier, le parti pris d'éloigner toute immixtion française dans la direction des affaires.

On peut donc, jusqu'à un certain point, excuser les insurgés ; car si l'on admet un instant leurs déifiantes interprétations, on comprendra qu'une politique qui laisserait s'étendre notre influence dans la Syrie en général, comme je l'ai dit plus haut, afin de pouvoir plus à son aise l'amoin-drir dans le Liban, serait d'un machiavélisme redoutable pour la rénovation que la civilisation européenne poursuit en Orient ! attendu qu'en même temps que les jalousies de la diplomatie anglaise y trouveraient leur compte, le Liban, — en nous échappant et en perdant par conséquent la garantie de ses droits autonomes qui ont fait de lui de tout temps notre redoute inviolable, — laisserait la carrière libre à l'islamisme qui arriverait facilement alors à nous faire battre en retraite graduellement.

Mais chassons de notre pensée ces dangers qui, eussent-ils été probables un instant, seraient devenus imaginaires le jour où ils ont été signalés.

Cependant, disons-le hautement, il est à déplorer que Daoud-Pacha ait été dans l'extrémité d'user du droit excessif que lui donnaient les Règlements organiques, c'est-à-dire, d'appeler les troupes turques pour faire respecter son autorité.

Les mêmes Règlements portent qu'il devrait renvoyer ces troupes aussitôt que la difficulté qui a nécessité leur présence serait aplanie.

De là ressortait une situation pleine d'écueils.

En effet, Daoud-Pacha était parvenu à cette époque, après du sang versé, à rétablir l'ordre dans le nord du Liban ; il avait pu faire son entrée à Eden, où la maison hospitalière de Karam fut saccagée et livrée aux flammes par la soldatesque turque ; mais Joseph Karam

avait pris la fuite. Karam pouvait trouver un refuge chez les Bédouins ou chez les Ansariés, parmi lesquels il compte des amis dévoués; il pouvait également être bien accueilli chez les Druses du Hauran, y attendre le départ des troupes turques pour arborer de nouveau le drapeau de la révolte jusqu'à ce que ces mêmes troupes revinssent occuper le pays, et grâce aux asiles sûrs que lui offraient les contrées voisines que l'autorité du Sultan ne peut atteindre, il lui était facile de suivre longtemps cette tactique. — C'est ce qui arriva — Quelque temps après on nous annonçait que le Kasrouan venait de s'insurger de nouveau et que Daoud-Pacha était encore contraint de marcher avec 3,000 soldats musulmans contre les chrétiens qu'il a mission de protéger et gouverner. — Or, en présence de cette déplorable nécessité, l'on se demandait avec inquiétude combien de temps devrait durer l'occupation turque, et si le maintien de la Constitu-

tion de 1861 n'était désormais possible qu'à cette condition extrême qui, par elle-même, est une atteinte violente aux privilèges séculaires de la Montagne.

De plus, cette insurrection du Kasrouan pouvait n'être que le prélude d'événements plus graves et venir compliquer fâcheusement les affaires pendantes en Turquie. En admettant même que Daoud parvînt encore à réduire un instant les révoltés, il était à craindre que les soldats turcs n'écouant que leur fanatisme, n'abusassent de leur victoire, comme il est trop souvent arrivé en pareil cas, et si Daoud ne s'emparait pas de la personne de Karam, rien n'était fait, cette victoire n'était pas moins stérile pour la pacification du Liban que celle de l'année précédente. D'un autre côté, si Daoud atteignait Karam et le faisait prisonnier ou le livrait à la justice de la Porte, il risquait de réduire sa popularité de tout ce dont celle du prisonnier augmenterait par le prestige que

confère chez tous les peuples patriotiques l'infortune, l'exil ou la persécution. Enfin, de quelque façon qu'on envisageât l'avenir, la guerre civile apparaissait imminente; guerre sans issue pour les Libanais et qui rendait impossible l'exercice du pouvoir de Daoud-Pacha; guerre non moins désastreuse pour la Porte et dont n'auraient pas manqué de profiter les fanatiques de l'Islam ou certaines ambitions de l'Occident qui ne cherchent qu'à compliquer la question d'Orient pour se produire.

Mais heureusement, le gouvernement français, dont la politique de paix prédomine partout aujourd'hui, est intervenu à propos pour détourner ces tristes éventualités.

En obtenant de la Porte l'amnistie pour les insurgés prisonniers et la restitution des biens confisqués de Joseph Karam, à qui il donna un asile en Algérie, l'Empereur a acquis un nouveau titre à la recon-

naissance de ces populations inquiètes.

Et c'est avec un légitime orgueil que nous avons appris que Joseph Karam s'était embarqué à Beyrouth, aux cris de vive la France, vive l'Empereur ! et que bien des maux peut-être se trouvaient encore ainsi conjurés par l'action médiatrice du gouvernement français.

XI

Il est des vérités premières qui, à certaines époques d'indifférence ou d'oubli, reviennent fortuitement prendre date dans l'Histoire philosophique des nations; et trop souvent ce n'est que lorsque le temps les a consacrées de nouveau, que les nations s'aperçoivent de leur présence et se voient contraintes de rétrograder pour s'en faire un appui.

Plusieurs de ces vérités ont surgi des luttes récentes entre l'Eglise et la politique des Etats; luttes acharnées en Europe entre les fanatiques des libertés religieuses et ceux des libertés civiles; luttes san-

glantes en Orient entre les apôtres de l'Evangile, prêchant l'indépendance, le progrès intellectuel et industriel, la fraternité et les soldats du Koran, égorgeant pour le compte de la tyrannie, du *statu quo* et de l'intolérance la plus exclusive qui fut jamais.

Mais les lumières qui jaillissent de ces antagonismes si antiques et toujours si vivaces, doivent naturellement être obscurcies par les jugements passionnés des partis et la mauvaise foi des intérêts privés : les peuples suivent irrésistiblement l'impulsion que leur a donnée le siècle précédent, guerroyant à gauche, à droite, se débattant de ci, de là, comme enivrés par l'étourdissant cliquetis des questions multiples et si différentes qui s'entre-croisent sur la route.

Malheureusement pour les Maronites, la question de Syrie se trouve dans cette bagarre. La plupart de nos publicistes en ont fait une question purement religieuse ;

il n'y aurait pas eu là grand mal, si plusieurs n'en avaient pris prétexte à déclamations en faveur d'un ordre d'idées qui, à tort ou à raison, n'a pas grand crédit en ce moment ; au fond ils ont compromis une cause juste devant l'opinion. Nous devons d'ailleurs reconnaître que l'esprit de notre siècle est très-éloigné de celui des croisades ; il y reviendra peut-être un jour ; qui sait ? Mais il est toujours sage, en attendant mieux, de s'arranger de ce qui est ; et je pense que les Maronites n'auraient plus à craindre désormais le retour des scènes horribles qui ont désolé leur pays, si l'on s'était un peu moins occupé en Europe des mesquines querelles de partis auxquelles leur désastre a servi de thème, et un peu plus rendu compte de leur situation, non-seulement comme chrétiens, mais comme peuple.

Non, il ne s'agit pas seulement, dans le Liban, d'une question religieuse ; il y a aussi et surtout, je le répète, une ques-

tion de nationalité ; et à ce titre, le maintien de l'autonomie libanaise rentre dans le programme de la politique française.

Que les Libanais ne se découragent donc pas et ne risquent plus de compromettre leur cause en voulant trop en hâter le succès ; qu'ils apprécient les garanties que leur offre la Constitution de 1861 et les réformes pacifiques dont le gouvernement turc lui-même a loyalement pris l'initiative ; et si, profitant de leurs désordres momentanés, le fanatisme musulman se levait encore contre eux, qu'ils sachent bien que ce ne serait pas en vain que la France a fait des réserves en rappelant ses troupes de Syrie et qu'elle sera toujours avec eux par le cœur, par l'esprit, et au besoin par les armes, au nom d'une confraternité de race, au nom de la civilisation, au nom de capitulations écrites et de droits incontestables.

FIN DES MARONITES.

TABLE DES MATIÈRES

ISKENDERIEH : 1 ^{re} partie.	3
— 2 ^e partie.	81
— 3 ^e partie.	141
LES ANSARIÉS	163
LES MARONITES	197

VERIF. AT
1987

UNDA
CAROL

BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI